



Le roman arabe

Etat de l'édition et de la littérature ; un grand livre, « L'Immeuble Yacoubian » ; le roman interdit de Naguib Mahfouz, par Gamal Ghitany. Forum page 2 et Dossier pages 6-7.

Bruno Latour

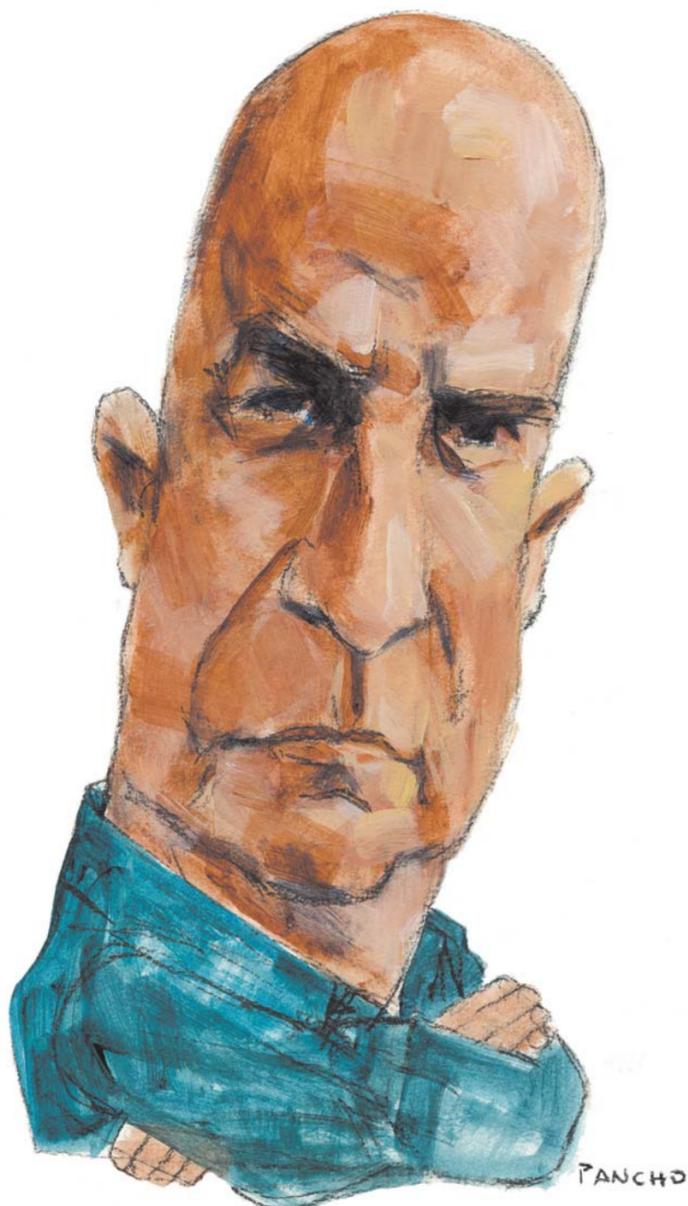
Rencontre avec un penseur aussi original qu'inclassable, ardent défenseur du relativisme, auteur de « Changer de société, refaire de la sociologie ». Page 12.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 28 avril 2006

PIERRE GUYOTAT ÉCRIRE AU PÉRIL DE SA VIE



L'auteur de « Tombeau pour cinq cent mille soldats » raconte dans « Coma » ce moment où, il y a vingt-cinq ans, il manqua s'effondrer avant de retrouver sa « chair vocale ».

Page 4

Opal Whiteley

« La Rivière au bord de l'eau », l'extraordinaire journal d'une « enfant d'ailleurs » qui affirmait être une fille naturelle de la lignée des Orléans. Essais. Page 8.

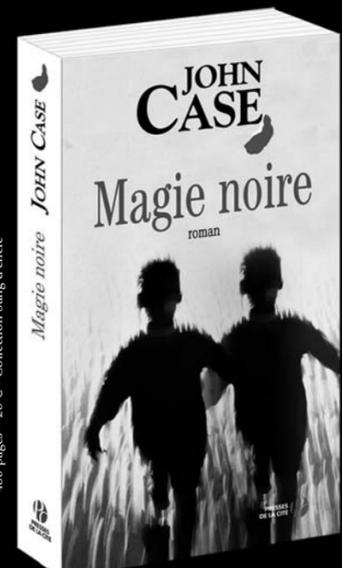
Littérature russe

« Au diable vauvert » et « Alatyr » d'Evgueni Zamiatine : une redécouverte ; « Souvenirs » de Marina Tsvetaeva : un événement. Page 3.

Gastronomie

« Une histoire mondiale de la table » d'Anthony Rowley ; le « Dictionnaire universel de cuisine pratique » de Joseph Fabre ; et quelques autres ouvrages appétissants. Page 10.

Un thriller implacable



« L'auteur de *Genesis* signe cette fois encore un roman policier de haute volée. »

Publishers Weekly

PRESSES DE LA CITÉ

Gamal Ghitany réclame une nouvelle fois la publication d'« Awlâd hâratina », l'ouvrage de Naguib Mahfouz censuré en Egypte depuis 1959

Le roman interdit de Naguib Mahfouz

Gamal Ghitany

Awlâd Hâratina, le roman de Naguib Mahfouz (*Les Fils de la Médina*, Actes Sud-Sindbad, 1991) n'en finit pas de soulever des polémiques. A ce jour, ce roman n'a jamais été édité en Egypte sous forme de livre, en raison de l'opposition de certains religieux. Dernièrement, l'affaire a une nouvelle fois rebondi, lorsqu'une maison d'édition étatique a annoncé son intention de publier l'ouvrage au Caire. Tandis que l'éditeur justifiait cette décision par la nécessité de soutenir le droit à la libre expression, Mahfouz s'est lui-même opposé à la publication de son roman, indiquant qu'il ne l'approuverait que si Al-Azhar (première instance religieuse du pays) donnait son blanc-seing.

Cette position a soulevé un tollé dans les milieux culturels, ces derniers reprochant au plus célèbre écrivain égyptien de créer ainsi un précédent dangereux en reconnaissant à la censure religieuse le droit d'intervenir dans les affaires littéraires.

Pour bien comprendre les tenants de cette crise, il faut remonter à sa source, en 1959. A l'époque, Muhammad Hassanein Heikal, éminence grise du président Gamal Abdel Nasser et rédacteur en chef du grand quotidien semi-officiel *Al-Ahram*, invite Naguib Mahfouz à devenir l'une des plumes du journal. Comme Mahfouz vient d'achever *Awlâd hâratina*, qu'il a écrit après cinq années de silence consécutives à la révolution de 1952,

Al-Ahram lui propose de publier *Awlâd hâratina* en feuilleton hebdomadaire. Très vite cependant, Heikal est alarmé par la virulence des réactions émanant des religieux et, pour couper court, décide de hâter la diffusion en optant pour un rythme quotidien.

La publication en feuilleton est à peine achevée que le cheikh Ghazali, un ouléma influent, adresse un rapport à Nasser afin de s'opposer à la publication du roman qui, selon lui, porte atteinte à l'image des prophètes. Ici, une précision s'impose : Al-Azhar ne fait pas partie du dispositif de censure instauré par la législation égyptienne. Son rôle se borne à vérifier le contenu des copies du Coran en circulation. S'agissant de littérature, l'institution n'agit que si elle est saisie de la plainte d'un citoyen à l'encontre d'un ouvrage ; elle se contente alors de donner un avis consultatif à l'autorité administrative – qui décide alors librement d'une éventuelle saisie. Cependant, nous savons d'expérience que la pratique peut quelquefois aller au-delà de ce que stipule la législation. C'est ainsi qu'on a vu se développer ces dernières années ce que j'appellerai la censure « de climat », qui permet aux courants fondamentalistes extrémistes d'appliquer ses lois non écrites sans devoir rendre de compte à personne ni encourir les foudres de la justice.

A la suite de ce rapport, un contact se noue entre le chef de cabinet du président, Hassan Sabri Al-Khòli, et Mahfouz. Les deux hommes conviennent que le roman ne sera publié en Egypte qu'avec l'accord exprès d'Al-Azhar.

Quelques années passent et, en 1964, l'homme de lettres et éditeur libanais Souhail Idriss annonce à Mahfouz son intention de publier le roman à Beyrouth ; l'écrivain accepte avec réticence, à la condition que le livre ne soit pas distribué en Egypte – ce qui lui permet de respecter les termes de l'accord passé avec le secrétaire de Nasser.

Cela n'empêchera nullement le roman de circuler : *Awlâd hâratina* a été distribué sous le manteau en Egypte dès sa parution à Beyrouth ; un faussaire en a même fabriqué l'an dernier une copie pirate que l'on peut acheter au Caire. Il y a là une leçon de

On a vu se développer ces dernières années ce que j'appellerai la censure « de climat », qui permet aux courants fondamentalistes extrémistes d'appliquer ses lois non écrites sans devoir rendre de compte à personne

L'Histoire que certaines forces gouvernementales ou religieuses n'ont pas suffisamment comprise : la meilleure publicité qu'on puisse faire à la diffusion d'un livre, c'est de l'interdire ! Quand bien même on le voudrait, une telle interdiction est illusoire avec le développement des modes de communication modernes. Au lieu d'être confisqué, le roman est au contraire devenu chez les créateurs

le symbole du défi à la censure sous toutes ses formes.

En 1994, un jeune homme d'une vingtaine d'années qui n'avait jamais lu une ligne de Mahfouz, mais agissant sur ordre de l'émir du groupement fondamentaliste auquel il était affilié, se rua sur le vieil écrivain et lui plongea son couteau dans le cou. S'il s'en est sorti par miracle, Mahfouz a dû en revanche bouleverser ses habitudes : il ne se déplace plus désormais que sous escorte rapprochée et il a perdu l'usage de sa main droite. Heureusement, il continue à écrire avec régularité, malgré sa vue qui se détériore et l'affaiblissement de ses capacités physiques (il a fêté en décembre 2005 ses 94 ans).

Hormis les initiatives de certains journaux qui, au lendemain de cet attentat manqué, décidèrent de publier des chapitres du roman interdit – par volonté de braver la censure ou encore pour faire grimper leurs tirages –, la situation semblait bloquée jusqu'en février dernier, quand Ibrahim Al-Muallim, le directeur des éditions Dar Al-Shorouk qui détiennent les droits de publication sur toute l'œuvre de Mahfouz, annonça une édition du roman. Celle-ci se ferait toujours à Beyrouth, mais précédée cette fois d'une préface rédigée par Kamal Aboulmagd, une figure respectée issue des milieux islamistes. Cette préface, parue entre-temps dans la presse, défend l'idée que le roman ne peut être soumis à la critique que sous un angle artistique. Cette même position a été adoptée par le mufti de la République, le cheikh Ali Gomaa, qui a martelé qu'il s'agit bien d'un travail de fiction et non

d'une thèse religieuse. Ces idées nouvelles pourraient être annonciatrices d'un revirement et inciter les extrémistes à relâcher leur surveillance sur les œuvres littéraires et artistiques, mais pour que les mentalités évoluent véritablement, il faudra du temps.

Au cours des quarante dernières années, il m'est souvent arrivé de prendre la plume pour réclamer la levée de l'interdiction frappant *Awlâd hâratina*. Je suis opposé à toute censure en matière d'art, que celle-ci agisse à visage découvert ou masquée. Dernièrement, j'ai réitéré mon opposition à ce que l'autorisation de publication soit délivrée par Al-Azhar : cette institution culturelle éminente doit rester à l'écart de la création, car quiconque autorise peut aussi, le cas échéant, interdire. Qui plus est, le principe de délivrer à une œuvre un certificat d'innocuité est par essence condamnable – quel que soit l'auteur, et a fortiori si celui-ci est de l'envergure de Naguib Mahfouz.

Les vagues soulevées périodiquement par *Awlâd hâratina* ne sont que le reflet de cette bataille qui se livre en permanence dans notre vie culturelle, mais aussi politique et sociale, entre les défenseurs de la liberté d'expression et les extrémistes. Il n'y aura pas de trêve tant qu'il sera possible de scruter les œuvres à travers un prisme religieux ou politique. A ce jour, le roman de Mahfouz n'a pas été publié en Egypte, et il semble qu'il faudra encore attendre quelque temps avant qu'il le soit... ■

Traduit de l'arabe par Khaled Osman

Contributeurs

Gamal Ghitany
Ecrivain égyptien, il est l'auteur, entre autres, de *La Mystérieuse affaire de l'impasse Zaafarâni* (Actes Sud/Sindbad 1997) et du *Livre des illuminations* (Seuil, 2005).

Gilles Kepel
Professeur à Sciences Po, il est titulaire de la chaire Moyen-Orient Méditerranée. Dernier ouvrage paru : *Du Djihad à la Fitna* (Bayard/BNF, 2005).

Jean-Robert Pitte
Professeur de géographie et président de l'université Paris-IV Sorbonne, il est notamment l'auteur de *Gastronomie française* (Fayard, 1991).

Didier Lott
Maître de conférences en histoire médiévale à l'université de Paris-I, spécialiste de l'enfance, de la famille, de la parenté et de l'histoire du genre, il est l'auteur notamment de *Famille et parenté dans l'Occident médiéval, V^e - XV^e siècles* (Hachette, 2000).

Précision

Suite à l'article consacré à Ivan Nabokov (« Le Monde des livres » du 21 avril), Olivier Orban, PDG des éditions Plon, tient à rappeler que « la responsabilité du domaine étranger dans son ensemble a été confiée à Sylvie Audoly qui a publié notamment *Hari Kunzru, Rose Tremain, Karin Alvtengen, David Sedaris, Joanna Trollope, etc.* »

J.-M. G. Le Clézio rend hommage à son ami, le poète de « La Gloire », mort le 10 avril

Jean Grosjean, l'innommé

J.-M. G. Le Clézio

L'homme qui nous quitte a traversé notre temps sans fracas, sans ostentation, comme un esprit familier. Pourtant, je puis le dire aujourd'hui sans risquer de heurter sa modestie, Jean Grosjean a laissé une empreinte ineffaçable. Dans la littérature, dans la poésie, et plus encore, dans la pensée moderne. La notoriété distribue des certificats selon les caprices du moment, la mode, toute cette poudre d'or. Lui n'en a eu nul besoin.

Ceux qui ont eu le privilège de l'approcher en gardent comme un éblouissement. Tant de jeunesse, de grâce, de vérité, jointes à l'expérience et à la science. L'homme de la France rurale, enraciné dans l'âpre terre qui fait songer à celle de Rimbaud. Le missionnaire en Orient, amoureux de la Syrie au point, disait-il, qu'il pensait y

mourir. L'habitant des terres saintes qui traduisit la Genèse, l'Apocalypse de saint Jean, le Coran et les tragiques grecs. Le prisonnier des camps allemands, où il fit connaissance d'un homme d'action, impatient de s'échapper, et d'un jeune homme gauche et timide à qui il lit ses premiers poèmes. Comme il le raconte lui-même, le jeune homme est ébloui par ces paroles et lui demande : « *De qui est-ce ?* » Et Jean Grosjean lui répond : « *De moi, couillon !* » L'homme impatient est André Malraux, qui deviendra son ami. Le jeune homme timide est Claude Gallimard, qui deviendra son éditeur. Mais l'homme qui marque le plus Jean Grosjean, c'est sans doute ce soldat mongol au visage marqué par la souffrance, prisonnier dans le camp réservé aux soviets, avec qui il échangea un jour un paquet de tabac contre un quignon de pain. Après la guerre, la vie du prêtre ouvrier dans la réalité des banlieues, où il se cogne au langage des corps, trempe les mots de

sa poésie, jusqu'à la condamnation du mouvement par le Vatican, quand Jean Grosjean décide de changer sa vie, fonde une famille et retourne à la vie civile. Le conteur infatigable qui publie année après année les portraits de ses véritables héros, sortis de la légende pour habiter parmi nous, Elie, Samson, la reine de Saba, Adam et Eve, et surtout le Messie, cet homme aux poings rudes et au parler vrai qui parcourt les campagnes tel un ouvrier à la recherche d'un engagement, réveille les esprits courbes sous le malheur. Le Messie, qui inspire à Jean Grosjean son livre le plus étrange, *L'Ironie christique* (Gallimard, 1991), le rire moqueur et salutaire qui va bouleverser le monde.

Jean Grosjean parle de Dieu, comme Max Jacob. Non pas de la religion, mais de l'esprit. De l'homme aussi, non pas dans sa gloire dérisoire, mais dans son ordinaire où se trouve le sublime.

« *Cette sorte d'innommé n'a d'autre parole que les chuchotements de l'air dans les vasistas, ni d'autre apparence que les dessous de portes pour voir où*

mettre les pieds » (« Les Petits Soleils de la Jacobée »).

Pour Jean Grosjean, tout est aventure, jusqu'à cette collection de « L'Aube des peuples » (le titre est de lui) qui porte la marque de ses goûts, qui met au jour nos racines communes, de Grégoire de Tours à Gilgamesh, du Kalevala au Pop Vuh maya.

Jean Grosjean a ouvert pour nous plus d'une brèche. Par toute sa vie, par tout ce qu'il nous laisse, il nous montre les moments intenses de l'humanité, comme les jeux trop brefs de l'amour au jour le jour. A nous de suivre, si nous le pouvons.

Proposer un texte pour la page « forum » par courriel :
mondedeslivres@lemonde.fr
par la poste :
Le Monde des livres, 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13.

AU FIL DES REVUES

« Cassandre », dix ans d'action artistique

CASSANDRE fête ses « dix ans d'action artistique ». Un épais numéro spécial invite à (re)visiter le parcours de cette « belle emmerdeuse », comme la surnomme son fondateur, Nicolas Roméas, qui dirige la revue avec Valérie de Saint-Dô. Ce n'est pas pour rien qu'elle s'appelle *Cassandre*. Au milieu des années 1990, Nicolas Roméas, ancien journaliste à France Culture, a créé cette revue comme on tire une sonnette d'alarme : il y avait urgence à dire que le paysage était pollué par de mauvaises herbes, un art élitiste réservé à quelques initiés, une culture marchande déversée à des clients... Au final, de plus en plus d'« exclus ».

Cassandre est née d'une critique de la politique culturelle et des médias qui ne laboureraient pas assez le territoire. Ses

chroniqueurs sont partis à la recherche des acteurs artistiques qui n'ont pas reçu le label des grands critiques mais dont la qualité du travail mérite qu'on les accompagne – à moins qu'ils ne tiennent pas leurs promesses. Dans ses pages, *Cassandre* fait dialoguer artistes célèbres et « combattants de l'ombre ». Une expérience d'éducation artistique, un travail d'écriture en prison, un théâtre itinérant, la revue se nourrit de tous ces projets (constructifs) mêlant l'art et la société. Des trèfles à quatre feuilles qui prouvent que *Cassandre*, malgré son nom, peut annoncer quelques bonnes nouvelles ! Il y est beaucoup question de théâtre, mais d'autres champs sont couverts (musique, danse, poésie, architecture, slam...). Le dernier numéro (printemps 2006) traite des actions artistiques menées en banlieue.

La revue trimestrielle, à la sobre maquette rouge et noir, a trouvé son identité et surmonté, pour l'instant, les difficultés financières. Elle organise des rencontres-débats, publie une revue en ligne (micro-cassandre), construit une base de données, etc.. « *Porteuse de critique et de débat, tantôt gardienne de la mémoire collective, tantôt porte-parole de l'innovation, Cassandre joue bien le rôle qu'elle s'est assigné d'une "agora de papier" où s'entrecroisent des signatures extrêmement diverses, avec des hauts et des bas, des bonheurs d'écriture et des faiblesses un peu bavardes, de vraies études et des notules hâtives* », résume Robert Abirached, professeur émérite à l'université Paris-X-Nanterre (et auteur de plusieurs ouvrages sur le théâtre) dans la préface

du numéro d'anniversaire de *Cassandre*.

Celui-ci propose une sélection d'entretiens publiés depuis le premier numéro (février 1996) avec de nombreuses personnalités : le sociologue Patrick Champagne, complice de Pierre Bourdieu et coauteur de *La Misère du monde* ; l'auteur Edward Bond, les artistes Thomas Hirschhorn et Christian Boltanski, la chorégraphe La Ribot, le dramaturge Heiner Müller, le metteur en scène Peter Brook, le cinéaste et critique Jean-Louis Comolli, etc. ■

CLARISSE FABRE

Dix ans d'action artistique avec la revue Cassandre (éd. l'Amandier, 2006) : « L'art en banlieues, contrefeux » (8 euros).

Deux hérétiques chroniques

Tandis qu'Evgueni Zamiatine réinvente le réel après l'avoir finement observé, Marina Tsvetaeva brosse les portraits plein de sympathie de quelques uns de ses contemporains

AU DIABLE VAUVERT, suivi de ALATYR d'Evgueni Zamiatine.

Introduction, notes et traduction du russe par Jean-Baptiste Godon, Verdier, « Poustiaki », 192 p., 12,50 €.

SOUVENIRS de Marina Tsvetaïeva.

Traduit du russe et annoté par Anne-Marie Tatsis-Botton, Anatolia/Le Rocher, 352 p., 22 €.

Dans son cours sur la littérature russe contemporaine, donné au début des années 1920, Evgueni Zamiatine professait une politesse du désespoir, une sorte de joie sans illusion mais grisannte « comme celle qui anime de nos jours la Russie acculée au diable vauvert ». Cette audace inouïe, aux premières heures du léninisme, l'affranchit de toute prudence : « *La vie est une tragédie, il n'y a que deux manières de la surmonter : la religion et l'ironie.* » Lui qui est né en 1884 d'un prêtre de l'Église de l'Intercession de la Vierge à Lebedian, dans une province réputée « pour ses foires, ses Tziganes, ses tricheurs, l'âpreté et la saveur de sa langue russe », a très tôt opté pour l'ironie, résumant le sort singulier des hommes de lettres russes : « *Dans les autres pays, on admire les écrivains, chez nous, on leur casse la gueule.* »

Il savait de quoi il parlait. Repéré dès le lycée, à Voronej, pour ses aptitudes littéraires, il opte pour « la ligne de la plus grande résistance ». Et si son succès à l'Institut polytechnique de Saint-Petersbourg l'amène, par l'ingénierie navale, à sillonner les fleuves, rivières et mers de Russie occidentale (il assiste ainsi à Odessa en juin 1905 à la mutinerie du cuirassé *Potemkine*, qu'il relatera plus tard dans son récit *Trois Jours*) comme plus tard, lors de la Grande Guerre, à superviser la construction des brise-glace de l'Empire russe sur les chantiers anglais (il dépeindra la vieille Angleterre dans une satire acide et gaie, *Les Insulaires* [1917], dans le

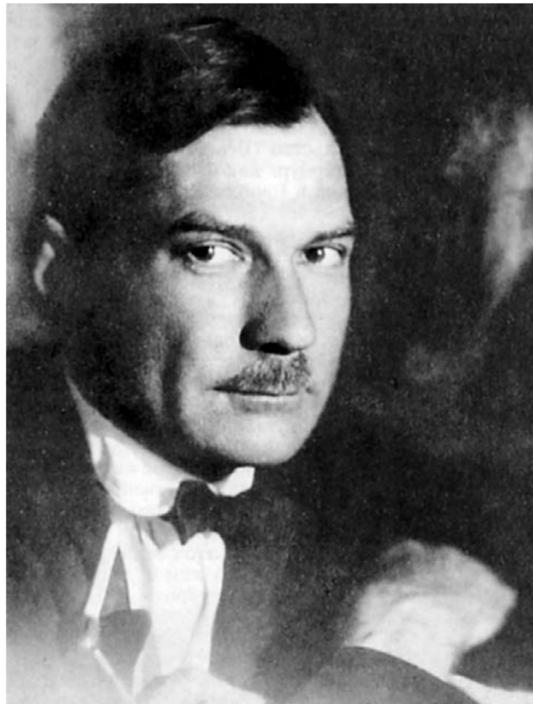
même esprit que *Province* [1913], qui campait la Russie d'antan, en voie d'effondrement) – il est un des bolcheviks de la première heure. Incarcéré à l'issue de la révolution avortée de 1905 – il rencontre du reste sa future épouse, Lioudmila Oussova, jeune étudiante en médecine qui partage son idéalisme, sur les barricades – il est l'hôte de la prison de la rue Chpalernaïa, où, par une ironie savoureuse, le Guépéou le renverra en 1922, assigné à résidence dans sa ville natale puis relégué aux confins de l'Empire où il écrit son premier récit de fiction, *Seul*, paru en 1908, qui livre l'expression intime et terrible de l'univers carcéral tel qu'il l'a vécu. « *Si j'existe dans la littérature russe, je ne le dois qu'à la police de Saint-Petersbourg* », confesse-t-il dans son autobiographie.

Amnistié à la faveur de la grâce octroyée par Nicolas II à l'occasion du tricentenaire de la dynastie Romanov, il publie alors *Au diable vauvert* (1914), puis *Alatyr* (1915) qui prolongent la peinture d'une vie provinciale, burlesque, colorée, comme une version moderne des contes traditionnels, avec cet art du *skaz*, cette langue littéraire du récit parlé, qui fait la véritable signature littéraire de Zamiatine, jusque dans son chef-d'œuvre visionnaire, *Nous autres*. *Au diable vauvert*, qui

Extrait

« Au zoo, devant la cage d'un énorme lion, le plus lion de tous les lions, Alia : – Maman, regardez ! C'est Léon Tolstoï tout craché ! Les mêmes sourcils, le même nez large et les mêmes méchants petits yeux gris : on dirait qu'ils mentent toujours.

– Ne dites pas cela ! – dit poliment et agressivement le quadragénaire à la fillette de huit ans –, Léon Tolstoï, c'est le seul homme qui se soit mis sous une cloche de verre et qui ait pratiqué sur lui-même la vivisection. (*Marina Tsvetaïeva, Souvenirs, « L'Esprit captif, André Biely », p. 161*)



Evgueni Zamiatine en 1925. D.R.



Marina Tsvetaeva (Paris 1925). CHOUHOFF/ROGER-VIOLLET

campe le quotidien d'un détachement militaire quelque part à proximité de la frontière chinoise, sur les rives de la mer du Japon, tient autant de l'imagination de l'écrivain que d'une réinvention d'un réel finement observé. Certains, dont le grand critique Tchoukovski, saluent du reste aussitôt « un nouveau Gogol ». Mais l'« abjection » du propos, au lendemain de la cuisante défaite dans la guerre russo-japonaise comme la « série de faits insignifiants, émaillés de scènes indubitablement obscènes » valent au texte d'être censuré un mois après sa sortie, interdit même, et à Zamiatine d'être assigné à résidence pour outrage aux bonnes mœurs. Sans doute cette éclipse est-elle la cause de son relatif oubli, aujourd'hui encore. *Alatyr*, contrée imaginaire dont le nom reprend la pierre magique des contes traditionnels, en épouse le ton et dévoile une humanité animale, craintive et sauveur, qui attend la catastrophe imminente, avec des accents bibliques. Tchoukovski avait vu juste. Chez Zamiatine comme chez Gogol, l'homme est partagé entre une vie médiocre et des rêves insensés. Il cède ou meurt, mais n'entrevoit aucune issue salutaire. Un message trop sombre et trop dur pour séduire les autorités, tsaristes comme stalinienne.

Lorsqu'il meurt d'une angine de poitrine, le 10 mars 1937 à 53 ans, Zamiatine n'a pas même les honneurs de la presse soviétique – n'avait-il pas quitté l'URSS en octobre 1931, sans toutefois perdre son passeport soviétique (une prouesse !) après avoir dénoncé dans une lettre à Staline « *la peine de mort littéraire* » dont il était victime depuis 1929 et la parution des traductions tchèques et anglaises de son roman anti-utopiste *Nous autres*, satire impitoyable du bonheur totalitaire programmé dans un XXVI^e siècle bien peu anticipateur. Deux jours plus tard, il est inhumé à Paris, au cimetière de Thiais, en présence de Nina Berberova, d'Alexei Remizov et de Marina Tsvetaeva.

Talents multiples

La poétesse n'a logiquement pas intégré Zamiatine à la brève galerie de portraits qu'elle brossa en exil de ces écrivains qu'elle avait connus et laissés derrière elle, en Russie, puisque l'auteur de *L'Inondation* s'était fixé à Paris dès 1932. La publication de ces *Souvenirs* est en soi un événement. Tsvetaeva n'a laissé que des poèmes, sinon des cahiers et ces captivantes correspondances, avec Rilke, Pasternak notamment, dont on a désormais d'exemplaires éditions. Mais pas de récits. Or ces sortes de « nécrologies » – un seul des cinq

essais échappe à ce cas de figure, puis, pour Mandelstam, c'est l'absence de nouvelles qui l'indigne et pousse à le défendre des calomnies qui le visent – sont en fait des plaidoyers pour des êtres exposés jusqu'à l'insupportable : « *Les morts sont sans défense* », justifiait-elle. Alors ne cherchons pas, dans l'évocation de Maximilian Volochine, poète qui essaya de concilier une esthétique mystique et la flamme révolutionnaire, d'Andrei Biely, grande figure du symbolisme dont *Petersbourg* parut la même année que *Province*, Mikhaïl Kouzmine, aux talents trop multiples – cet écrivain fut aussi critique et compositeur – pour ne pas inquiéter, ou d'Ossip Mandelstam, un quelconque essai sur leur vie ou leur œuvre, mais une évocation sensible, pleine d'amour et de compassion, en sympathie profonde avec ces créateurs abandonnés. Même le portrait de Valéri Brioussov, que Marina égratigne sans aménité – c'est le maître contre qui elle a construit sa révolte – bénéficie d'une énergie jubilatoire. C'est que l'art du tombeau est celui de la communion pour une femme qui mesure la vulnérabilité de la création et le prix exorbitant qu'on facture à tous ses frères hérétiques.

Sur la tombe de Zamiatine, Tsvetaeva est décidément à sa place.

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Silvia Baron Supervielle, roman à deux voix

Cette *Forme intermédiaire* est le vingtième livre de Silvia Baron Supervielle et seulement son deuxième roman. Le premier, *La Rive orientale* (Seuil, 2001), était une très belle et poétique méditation sur l'exil, l'appartenance, l'écriture. Des thèmes qu'on retrouve souvent dans ses huit recueils de poèmes comme dans ses récits et nouvelles.

« Ailleurs », « de l'autre côté », « sur l'autre rive », sont des mots-clés pour celle qui aime à se dire « un écrivain du Rio de la Plata ayant choisi la langue française », après avoir quitté son Argentine natale voilà quelque quarante ans, à l'âge de 25 ans, pour s'installer dans une île au cœur de Paris.

Elle déteste « être étiquetée poète, définie, sauf comme un écrivain cherchant une forme qui convienne ». Ici, le roman, le genre le plus ouvert à toutes les libertés, permettant de cerner au plus près « la forme intermédiaire », qui, selon le héros du roman, « flue, reflue et retombe sur moi entre un livre et un silence. Un silence précis dans le silence paralysé ».

La Forme intermédiaire est tout entier placé sous le signe de Montaigne, dont des phrases figurent en exergue des 53 brefs chapitres de ce livre en cinq parties. Elles sont en soi un sujet de méditation, de « *Me trouvant entièrement dépourvu et vide de toute autre matière, je me suis présenté moi-même à moi pour argument et pour sujet* » à « *Il n'y a point de fin en nos inquisitions, notre fin est dans l'autre monde* », en passant par « *Nous ne sommes jamais nous, nous sommes toujours*

au-delà », « *J'écris mon livre à peu d'hommes et à peu d'années* », « *Je n'enseigne point, je raconte* » et le fameux « *Je ne peins pas l'être, je peins le passage* ».

Pour ceux qui pensent qu'un roman doit raconter une histoire, on peut la résumer en quelques phrases. Un homme, éditeur et biologiste, Manuel Marino, affronte un amour impossible avec une comédienne qui s'essaie à la dramaturgie, Rebeca Lerson. Parallèlement, il enquête sur les chevaux, leur présence dans la Plaine, qui

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

le ramène vers l'Amérique espagnole, leur origine – donc aussi celle de l'homme – et termine son « *livre sur l'archéologie du cheval* » qu'il se propose d'appeler *Histoire du cheval barbare*.

Comme toujours, peu importe l'anecdote. On peut en faire un roman de gare, ou, comme Silvia Baron Supervielle, un étrange voyage dans la mémoire, l'écriture, les sentiments. Un voyage à plusieurs voix. Manuel, le héros, est double, celui qui se raconte à la première personne et celui qui se voit dans la distance et déclare « *Manuel signale et moi j'écris* ». « *Nous sommes une seule personne, mais il est courant que Manuel se tourne vers moi afin de me contredire ou de me prier de supprimer un mot, de le remplacer ou de l'écrire ailleurs, où il prendra une signification différente.* »

La fameuse Rebeca écrit, en neuf « *tableaux* », une pièce autobiographique – beaucoup plus conventionnelle que le discours, la pensée, les sensations, de Manuel Marino –, mais où l'on entend aussi des « *voix intérieures* », « *des voix comme venues d'ailleurs* ». Tandis que Manuel se consume de passion et fuit, grâce aux chevaux, « *dans la plaine qui s'ouvre jusqu'à l'horizon* », Rebeca se donne le rôle, dans sa pièce, d'une « *femme indifférente et froide* », ce qu'elle semble être, dans la réalité de ses confidences à son coiffeur... « *Je n'aime pas être aimée (...), c'est agaçant, ça prend du temps. Tous ces rendez-vous inutiles, on y perdrait sa vie.* »

Sans la vision idéalisée de Manuel, elle serait simplement désagréable et comique. Mais elle est sans doute l'héroïne idéale pour mettre en pratique ce propos de Montaigne : « *Chacun regarde devant soi ; moi je regarde dedans moi* », pour que Manuel et son double s'interrogent sur ce permanent écart entre soi et soi.

Comment « *donner une langue à ce qui n'est pas. A ce qui palpète dans l'invisibilité au bord de la vie* » ? Par les livres, bien sûr. Seuls moyens de se « *libérer de la forme intermédiaire* », de s'« *arracher au rêve inférieur pour conquérir la réalité supérieure* ». Silvia Baron Supervielle, ici guidée par Montaigne, conquiert cette « *réalité supérieure* » en écrivant. Mais chacun peut le faire à son tour en la lisant. ■

LA FORME INTERMÉDIAIRE de Silvia Baron Supervielle. Seuil, 240 p., 16 €.

Jean Daniel

ZOOM



JE, FRANÇOIS VILLON, de Jean Teulé
Après Verlaine et Rimbaud, tous deux présents dès l'ouverture du livre en héritiers assumés de François Montcorbier, Jean Teulé poursuit son périple romanesque en terre de poésie par le plus risqué des modèles : François Villon. Ecolier turbulent, puis coquillard promis à la potence, l'auteur de la *Ballade des dames du temps jadis*, de la *Ballade des pendus* et du *Grand Testament* – un résumé assez éloquent des jalons d'une vie obscure et tumultueuse – donne à l'écrivain une liberté de ton et une santé qui tiennent du prodige. Pensez ! Ici l'on viole, vole, trahit,

massacre, pille, torture et exécute avec une brutalité peu commune. Rien ne résiste ni ne retient, amour, amitié, reconnaissance ou gratitude. Et au fil d'une fresque sanglante à souhait, François apparaît dans l'évidence de sa création, matrice de toutes les sincérités loin des jeux savants des poètes de cour. Bousculant les Grands avec une impatience de jeune page, lançant un pont prévisible avec l'insouciance anarchiste de Brassens, Teulé réussit un portrait attachant, miraculeux même, puisqu'à force de citer les poèmes du réprouvé, il délivre comme une urgence la prescription de le (re)lire. *Ph.-J. C. Julliard*, 420 p., 20 €.

DU CÔTÉ OÙ LE SOLEIL SE LÈVE, d'Anne-Sophie Jacouty
Difficile d'imaginer l'austère Fénelon en héros de roman. Pourtant, en centrant son évocation romanesque sur le moment où l'archevêque de Cambrai prend le chemin de l'exil, ancien précepteur de l'héritier du trône de retour dans son Périgord natal, Anne-Sophie Jacouty réussit le tour de force de brosser un portrait psychologique subtil du prélat, de livrer une peinture juste des enjeux religieux du temps, où quietisme et jansénisme contrarient la doctrine monarchique incarnée par Bossuet, et un hommage à un monde dont Saint-Simon reste le meilleur chroniqueur. Pour un premier roman, une partition sans faute à savourer en esthète. *Ph.-J. C.*
Ed. Philippe Rey, 272 p., 19 €.

FOL ACCÈS DE GAÏTÉ, de Pascale Gautier
Elle est comme ça la vie, on y est en plein dedans. Zones pavillonnaires. Au ras des toits, les avions s'arrachent couvrant le son de la télé. Vous disiez quelque chose ? Le dernier roman de Pascale Gautier nous emmène dans une banlieue au bout du RER. Le béton, les tags. La jeunesse casse du flic, d'autres font leurs affaires. M. Ploute a sa solution finale pour débarrasser les trottoirs des déjections canines et M^{me} Gargalo récite son Pater. Donnez-nous aujourd'hui nos pâtés impériaux, nos nems quotidiens. On ne sait pas ce qu'on mange, c'est haché, ça ne fait rien. Images à gros traits. Pascale Gautier fait fort. Elle nous embarque dans l'absurde et nous lâche soudain. On rit à longues dents. On grince inexplicable. Chez elle, la désespérance est une dragée au poivre. Ça brûle dans le cœur. C'est pour ça que c'est bien. *X. H.*
Ed. Joëlle Losfeld, 172 p., 16,50 €.

COUPLE INTERDIT, de Jacques de Saint-Victor
Aux questions éternelles et insolubles, un imaginaire fécond, beaucoup d'érudition et autant de lucidité offrent une alternative réconfortante. Avec ce premier roman, Jacques de Saint-Victor nous entraîne joyeusement en l'an 2163, afin d'y débattre... du couple ! Le temps n'a rien arrangé à l'affaire, puisque la conjugalité et son cortège de contradictions y ont été rayés de la carte. Un nouvel ordre sexuel, la « Lex sexualis », ne tolère plus du désir que ce qu'il recèle de besoins. C'est ainsi que Michael, héros récalcitrant, se voit accusé de « déviationnisme conjugal » pour avoir commis un livre nostalgique sur les mœurs amoureuses du XXI^e siècle. Un prétexte à une analyse cinglante de notre temps, agrémentée d'une promenade littéraire et philosophique – de Platon à Montaigne, de Rousseau à Proust – des plus revigorantes. *Fl. B.*
Fayard, 208 p., 17 €.

TABLE RASE, de Jean-Baptiste Gendarme
Un deuxième roman qui nous convie à une ballade douce-amère chez les trentenaires nouveau siècle. En chroniqueur rigoureux, Jean-Baptiste Gendarme décrit cette génération peu joyeuse à travers les portraits de deux jeunes gens. Deux frères unis par les liens du sang jusqu'à ce que la mort les sépare. Et pas n'importe quelle mort, celle de leur mère, qui les percute de plein fouet à l'adolescence. Sans transition, on les retrouve adultes, en état limite. Passage en psychiatrie pour l'un, errances sentimentales pour l'autre. L'écriture dit simplement le quotidien, l'ordinaire consumériste des jours et des vies, la frilosité des sentiments, comme pour mieux dévoiler la béance laissée par un deuil précoce et le désarroi d'une génération en panne de désir. *Fl. B.*
Gallimard, 216 p., 16 €.

Le dernier roman d'un écrivain à facettes, Frédéric Tristan Dans la forêt des autres

MONSIEUR L'ENFANT ET LE CERCLE DES BAVARDS de Frédéric Tristan.

Fayard, 254 p., 19 €.

On pourrait laisser aux pierres le soin de raconter le temps. En rugosités sèches. En envols de poussière. Mémoire minérale. Regarder le silence. Tout le reste n'est que bruit et vains caquetages.

C'est une sacrée volière qui est au centre du dernier roman de Frédéric Tristan. *Monsieur l'Enfant et le cercle des bavards* raconte les ébouriffades du « club des Hétérosophes ». Comprenez une réunion de gens qui prétendent détenir une connaissance différente. Une science tellement autre qu'elle est impartageable. Le savoir vient d'en haut, et ils s'y croient nichés. Ils forment une élite, une loge secrète. On y discute de l'effet et de la cause. Du chagrin des éléphants et des tremblements de terre, du langage des animaux et du clavage des lapins, des monstres fabuleux et de l'Égypte ancienne.

Les théories du monde tournent à vide. La très sélecte confrérie se réunit à Londres dans un

lieu préservé. Ces rencontres auraient pris naissance au Moyen Age. Un Lord Masmuttan, devenu dépositaire des règles alambiquées de l'association, a passé le flambeau de génération en génération. Son lointain descendant, Alexis Borneybull Clarck, la dirige aujourd'hui.

Tous ces penseurs en rond se font des idées courbes. Ils sont six. Six plus un. Car, à côté de cette cour de dindons glougloutants, se tient sans dire un mot le frère cadet du président en titre, celui qui sa nourrice appelait « Monsieur l'Enfant ». Un enfant du placard plutôt. Il en existe aussi dans les grandes familles. Une « tête de goujon », disait sa mère aimante. Réveur à traits forcés. Poète évidemment. « *Mal conformé pour la vie, voilà tout.* »

Mensonges et secrets

Il faut dire que celle des hautes sphères n'est pas très ragoutante. Brouhaha savant, emplâtres vilains, mensonges et secrets. Frédéric Tristan nous entraîne dans une fable grinçante. Il se faufile dans ses mots en habit d'Arlequin, il s'empare des voix, il les fait siennes. Il nous lâche tout au bord d'une paroi d'échos.

L'Enfant, c'est lui. Ce vertige de l'autre... Quarante livres déjà, presque trente romans depuis *Le Dieu des mouches* et aussi son Goncourt, *Les Egarés*, en 1983, avec, à chaque fois, cette manière à lui de se modeler dans le texte. De nous perdre en styles et en déclinaisons d'autres identités.

Déjà son pseudonyme (son nom d'état civil est Jean-Paul Baron) et ces hétéronymes qu'il fait parler en son lieu, à sa place, le plus troublant sans doute étant Danielle Sarréra. Jeune fille de 17 ans, suicidée, dont il aurait recueilli le journal, l'œuvre brève (*Le Nouveau Commerce*, 1976). Combien se sont reconnus dans cette rage-là avant qu'il ne dévoile le nécessaire stratagème. Tout était dit pourtant, et c'est là la puissance absolue de cette grande écriture bâtie sur la souffrance, les souvenirs refoulés. Le vide sous les pieds où s'entassent les phrases. Danielle écrivait : « *Avouez-le au nom de ma voix qui porte loin : vous vous êtes trompés. Vous avez revêtu la mauvaise chemise. Il n'est plus alors d'autre solution que celle de déchirer la page et de recommencer à la ligne.* » ■

XAVIER HOUSSIN

Pierre Guyotat fait le récit bouleversant de la crise qui a failli l'emporter

La littérature au bord du gouffre

Lorsqu'on parle de littérature, les notions de risque, de danger, de courage sont généralement à entendre de manière symbolique. En vérité, l'écrivain joue rarement sa vie, sauf, bien sûr, en situation d'oppression. Le danger maximum qu'il encourt d'ordinaire, c'est d'être éreinté par la critique, ignoré du public. Dès lors, son courage consiste simplement à rester placide dans l'adversité. L'héroïsme à la portée de toutes les plumes en somme !

Pierre Guyotat, lui, a mis sa vie réellement en danger. Il n'avait, n'a toujours pas de lieu de repli. Son statut, ou plutôt son désir et sa vocation d'écrivain ne l'ont pas protégé, bien au contraire, d'un risque majeur : l'effondrement, la mise en péril de sa propre vie. Vaquer à ses affaires, se réfugier dans une famille, un milieu, jouir de sa réputation, profiter de sa notoriété... cela lui reste interdit, en raison de sa complexité singulière, de ses choix d'existence et de son idée de la littérature – ces divers éléments formant un tout. Auteur d'une œuvre radicale, sans concession – c'est un euphémisme ! –, il s'est exposé à l'incompréhension et, dans le passé, à la censure : de 1970 à janvier 1982, son roman *Eden, Eden, Eden* resta interdit. Et, cependant, il poursuit, toujours plus radical, guidé par une conviction et une certitude qui sont le contraire de la présomption, ce qui a commencé en 1967, avec *Tombeau pour cinq cent mille soldats*

Danger vital

Un jour, en décembre 1981, Pierre Guyotat s'avança donc vers ce gouffre où il manqua s'effondrer, à la fois physiquement, psychologiquement et socialement. Il aurait pu mourir, il survécut. C'est ce qu'il raconte, en brefs chapitres, d'une manière bouleversante, dans *Coma*. La nudité violente de ce récit, et en même temps, souvent, sa mystérieuse douceur – celle-là même que l'on entend lorsqu'il donne lecture de ses textes – forcent le respect. Etre « *vivant, vivre* », écrit-il, c'est être « *en l'état de l'écrire* ».

Dans un « essai biographique » sur Guyotat paru il y a un an, Catherine Brun relate cet épisode terrible et fondateur (1). Elle cite notamment ce propos de l'écrivain, en juillet 1981, lorsqu'il est au plus mal, parlant de « *l'extrême inhu-*

manité de toute vie taradée, pilée et menacée par le poids de l'imagination qui à la longue façonne le corps d'origine, voire le dédouble ou le triple ». Les années qui suivirent la publication de *Prostitution* (1975) ont préparé de diverses manières cette crise liée à une dégradation alarmante et générale de la santé, physique et mentale, de l'écrivain. Pour la biographe, cette crise est, précisément, « *la raçon de l'œuvre* ». De fait, la volonté de mener l'écriture (et donc la vie) jusqu'à un point de non-retour met le corps, l'esprit et l'être entier de Guyotat en état de dangereuse tension, au bord de la rupture.

« *Le récit qui suit, je le porte en moi depuis que, sortant, au printemps 1982, d'une crise qui m'avait amené au bord de la mort, je me contraignais à en reparler en mon nom personnel* », écrit-il au début de *Coma*. Il poursuit : « *J'éprouvais – c'était bien le seul sentiment dont j'étais capable – du dégoût à préparer dans ma gorge et dans ma bouche et à prononcer le mot "je" tant que je n'avais pas récupéré la totalité de ses attributs, et un peu plus – ayant tant souffert dans cette traversée* ». C'est donc la reconquête de ce « je » – c'est-à-dire d'une intégrité qui est à la fois celle de l'homme et de l'écrivain, de la parole et de la pensée, de la voix et de l'écriture – dont Pierre Guyotat relate ici les étapes. Mais la menace n'a pas commencé tel jour, lors de telle crise : « *c'est à chaque fois une sorte de mouvement furieux, de rouleau de l'origine qu'il faut ravalier pour pouvoir vivre* ».

Au-delà des souvenirs d'enfance, des réminiscences et des considérations lucides sur la formation et la prolifération de son écriture, au-delà même de la tentative d'autoanalyse de l'épisode de décembre 1981, Pierre Guyotat cherche à se frayer un chemin âpre et solitaire, sans protection. Douloureusement, il cherche à être à la hauteur de cette langue qui l'envahit, l'habite. La nécessité de s'expliquer est seconde par rapport à une autre, déjà nommée : pour-

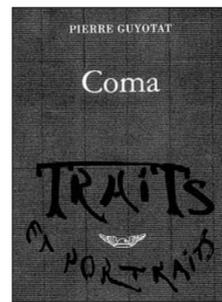
suivre l'œuvre en cours, ne pas écouter une autre sirène que celle qu'on a au fond de soi. Et, pour avancer, il y a toujours « *cette langue dont je sais la beauté trop dure déjà pour moi-même, trop forte pour moi, qui me meus pourtant dedans avec science et plaisir...* »

Ce n'est donc pas essentiellement un homme qui a échappé à un danger vital qui parle ici, une fois sa santé recouvrée, une fois redevenu fort. C'est encore moins le souci de préservation – en lui, comme il le souligne, ont disparu « *toute blessure d'amour-propre, (...) tout ce qui fait le tourment, le plaisir de la vie dite privée...* » – qui l'anime, mais peut-être une question centrale, sans doute insoluble : en quoi suis-je une exception et en quoi cette exception, au lieu de m'éloigner et de m'isoler, me rapproche, jusqu'au danger d'absorption, de dissolution, de mes semblables ? Et, au-delà des humains, de l'ensemble de la création, vivante ou inerte, animaux, objets... « *Je ne me suis toujours ressenti, pensé, qu'en tant que médium, intermédiaire, messager* », écrit-il.

C'est l'un des fils essentiels du livre. Cette exception n'est pas perçue ou présentée comme un titre de fierté ou de gloire – mais peut-être, en effet, d'héroïsme. Pour exprimer cela, Pierre Guyotat a quelques phrases saisissantes : « *Je ne suis bien que lorsque je ne suis que ce qui est nécessaire pour être l'autre* ». « *Les seuls gestes qui me font ressentir que j'ai encore un peu d'os et de chair, c'est des gestes vers les autres : tous ceux que je peux faire pour moi, vers moi, ont disparu* ». « *L'autre, quel qu'il soit, devient mon seul souci* ». Le héros est celui qui s'abandonne, se perd littéralement, et qui, dans le même instant, a la « *hantise que la vie échappe aux mots et à la veille que je fais sur elle et dont je l'accompagne* ». Pour témoigner de cette « *veille* », le verbe de l'écrivain doit alors se faire « *chair vocale* ». ■

PATRICK KÉCHICHIAN

(1) Pierre Guyotat (éd. Léo Scheer, « *Le Monde des livres* » du 6 mai 2005).



COMA de Pierre Guyotat.

Mercurie de France, « *Traits et portraits* », 234 p., 19 €.

Les mots subtils et gourmands de Simonetta Greggio Le goût de la vie

ÉTOILES de Simonetta Greggio.

Suivi d'un carnet de recettes illustré et conçu par Manuel Laguens. Flammarion, 144 p., 15 €.

Il y a une évidence dans les phrases de Simonetta Greggio. Quelque chose d'indéfinissable aussi : un mélange de souvenirs et de saveurs, d'évocations gourmandes que l'on avait déjà remarqué dans son très beau premier roman, *La Douceur des hommes* (Stock, 2005). Elle a cette fois choisi de placer *Etoiles* sous le signe du film de Jean-Luc Godard *Pierrot le fou* : « *Tu sais ce que tu devrais écrire comme roman... L'histoire d'un type qui marche à Paris. Il rencontre la mort. Alors, il part dans le Sud pour l'éviter.* »

Ce type, c'est Gaspard, 36 ans, et une réussite sans faille. Marié à une femme aussi belle que chic, il est en partance pour New York, où, quand s'ouvre ce court roman, il doit recevoir le prix du meilleur chef de l'année « *catégorie cuisine créative* ». Mais voilà : refoulé à la douane, Gaspard ne prendra pas l'avion et rentre

donc chez lui, où il trouve son associé au lit avec sa « *bombe blonde à particule* ».

Préférant les solutions radicales aux scènes de ménage, Gaspard quitte son bel appartement, et prend la route du Sud. S'arrête, au hasard de sa soif, dans une buvette dont la propriétaire vient de mourir. Décide de louer cette jolie guinguette au milieu de nulle part. Et voilà que le probable successeur de Bocuse, Ducasse et Robuchon retrouve sa liberté d'enfant : « *Seul et inconnu ! Tout était à nouveau possible.* »

Tombé d'amour

Alors, il plante et sème : menthe et jasmin, rosiers et sauges, coriandre et basilic, topinambours et rutabagas : « *Ses narines taient à la fête : il lui arrivait souvent de s'arrêter de travailler, muet de bonheur, avec des vertiges qui étaient comme une houle exquise.* » Et puis, un jour, Stella fait son apparition. A peine une femme : une sauterelle – « *Elle était si fine que la lumière de l'aube la traversait* » – avec des « *cheveux noirs coupés à la diable* ». Stella est anorexique. Tombé d'amour, Gaspard déploie alors mille talents pour lui redon-

ner goût à la vie. Il imagine des « *rêves de dîner* » : « *Quelque chose que Stella pourrait avaler sans presque s'en apercevoir. Un soufflé, des fragrances. Gaspard savait bien qu'une nappe est parfois le prélude à d'autres drapés. Qu'un vin caresse souvent avant la main. Il savait que le plaisir s'attise, puis s'éduque.* »

Inutile de déflorer plus avant ce livre, même si le plaisir réside moins dans le suspense de cette histoire d'amour que dans les mots subtils et gourmands qu'a choisis Simonetta Greggio pour l'évoquer. ■

EMILIE GRANGERAY

publient
de nouveaux auteurs

Pour vos envois de manuscrits :
Service ML - 1 rue de Stockholm
75008 Paris - Tél : 01 44 70 19 21
www.editions-benevent.com

Les deux derniers livres du poète du « non-espoir », entre pessimisme et stoïcisme

Frénaud, l'œuvre pensée

En 1943, André Frénaud, alors âgé de 36 ans (il est né en juillet 1907 à Montceau-les-Mines), fait paraître, chez Seghers, son premier livre de poèmes, *Les Rois mages*, écrit durant sa détention dans un stalag du Brandebourg. « J'avancerai douloureux dans l'homme que je deviens », écrit-il d'emblée. Il est salué par Eluard et Aragon – qui lui reprochera amèrement, après la guerre, de démissionner du Comité national des écrivains. Les grandes revues poétiques proches de la Résistance, comme *Messages* de Jean Lescure, accueillent alors ses poèmes. Jean Follain, son aîné de quatre ans, parle aussitôt d'une « poésie d'effusion » et « sent puissamment chez lui la marque des souffrances du temps, le tragique le plus actuel, cette fraternité avec le ravage qui est notre lot, cependant qu'il garde ce sens profond de la splendeur du monde, de notre monde, qui allie si pathétiquement l'épaisseur et la fragilité. »

NUL NE S'ÉGARE précédé de **HÆRES** d'André Frénaud.

Préface d'Yves Bonnefoy, Poésie/Gallimard, 320 p., 9 €.

mais aussi pour l'œuvre à venir de Frénaud. Une œuvre pensée, profondément architecturée et unifiée, hantée par l'interrogation métaphysique, mais voulant demeurer charnelle, concrète, attentive à l'homme inquiet, angoissé, endeillé. La tension entre ce que Jean Tardieu, à la même époque, nomme une « expérience très humaine » et ce « long secret de réflexion et de culture », entre « les hardiesses d'une sensibilité abrupte » et « le ton de grandeur » de la voix, fonde cette œuvre qui est l'une des plus nécessaires, des plus hautes aussi, de l'histoire de la poésie française de la deuxième moitié du XX^e siècle. Une œuvre qu'il faut mettre, sans aucune hésitation, à la même hauteur que celle de Ponge, de Char ou de Michaux.

Mise en garde

Le même Tardieu, trente-cinq ans plus tard, établissait la liste non exhaustive des sentiments, souvent contradictoires, qui alimentent la poésie d'André Frénaud : « *Le défi, l'amertume, la gaieté, la colère, l'espérance trahie, la dérision, la tendresse, la volonté de blasphème, le cynisme, l'humaine*



André Frénaud en 1986. ROLAND ALLARD/VU

pitie. » Poète du « non-espoir » (plutôt que du désespoir), l'auteur de *La Sainte Face* (1968) et de *Depuis toujours déjà* (1970), exposé au péril de la dérision absolue, affirmait que « *la poésie ne serait pas lumière si elle ne courait pas perpétuellement le risque d'être aussi une imposture* ». Une mise en garde qu'il n'est jamais inutile d'entendre...

Le recueil paraissant dans la collection « Poésie-Gallimard » – le cinquième à entrer dans son catalogue – contient les deux derniers livres de Frénaud, *Hæres* (1982), et *Nul ne s'égare* (1986), qui marque la fin de son activi-

té poétique. Dans une préface généreuse et informée, Yves Bonnefoy analyse le pessimisme foncier du dernier Frénaud, équilibré par un stoïcisme qui permet de réconcilier une certaine fierté et l'interdiction opposée au contentement de soi. André Frénaud meurt le 21 juin 1993 à Paris. Son ami Bernard Pingaud publiera encore chez Gallimard en 1995 un livre posthume essentiel, *Gloses à la sorcière*, qui rassemble les commentaires que l'auteur rédigea, à partir de 1981, en marge de son grand poème « mythique », *La Sorcière de Rome* (1973).

Ce mouvement de retour réflexif sur son poème, et plus globalement sur la nature et la signification du geste poétique, est d'ailleurs constant chez Frénaud. Il illustre la grande probité du poète quant à sa propre création, et aussi sa volonté de ne pas laisser les prestiges et les faux secrets de l'inspiration spontanée s'imposer au détriment de la capacité de l'esprit à éclairer, à expliquer, aussi loin qu'il le peut. Une longue affinité avec les philosophes et une cure psychanalytique tardive ayant probablement favorisé ce mouvement.

Art poétique

A ce propos, un autre livre de réflexion, plus accessible et large que les *Gloses*, apporte de précieuses lumières sur l'œuvre de Frénaud, et au-delà. Il s'agit de la retranscription de longs entretiens réalisés par le même Bernard Pingaud en mai 1977 pour France Culture, publiée deux ans plus tard (toujours chez Gallimard) sous le titre emprunté à Rimbaud, *Notre inhabileté fatale*. Frénaud y parle notamment de son rapport à la peinture et aux peintres (Bazaine, Ubac...). Parallèles à l'œuvre elle-même, ces deux ouvrages constituent un véritable art poétique, à rebours de toute « imposture ».

« Je m'étais toujours affirmé/protestant contre mon contrat./ Ma vie n'entache pas ma vie./ Le monde est en dérangement, de toujours./ C'est l'histoire... Jusqu'à la fin./ Les mains des rêves déchirées./ notre innocence est imprescriptible/si on la crie./ Je voulais me séparer d'avec le malheur./ Je voulais faire amitié avec ma voix/pour m'y perdre, pour être présent/plus haut que moi pour m'éclairer./ si l'on ne peut sortir d'ici. »

Ces deux strophes sont extraites d'un poème écrit en 1951, « Sans avancer », inséré dans *Il n'y a pas de paradis*, recueil paru en 1962, qui est peut-être le plus beau et le plus grave des livres de Frénaud – il vient d'être repris dans la même collection, avec la préface qu'avait rédigée Bernard Pingaud en 1967. Ces vers donnent la mesure d'une exigence qui ne se démentira pas. Dans *Nul ne s'égare*, c'est la même voix, avec des accents civiques : « *Le temps du dépouillement des puissants/arrive./Après les transports, l'énergie dévastatrice./une seule journée./le roi du piteux amour/triomphe dans la bonté.* »

Lorsque la voix d'un poète s'élève à ce niveau, il est urgent de l'écouter. ■

P.K.

ZOOM



LES PAPIERS DE JEFFREY ASPERN,

d'Henry James. Un jeune critique, saisi dans le culte du défunt poète Jeffrey Aspern, écume l'Europe à la recherche de documents inédits

relatifs au passé du maître et susceptibles de révolutionner son image. A Venise, il découvre l'existence de la très âgée miss Bordereau, passion de jeunesse du poète et probable dépositaire du secret d'Aspern. Usant de duplicité, le jeune homme parvient à séjourner dans le palazzo délabré où l'énigmatique et inflexible Juliana se terre avec sa nièce, miss Tina. Sous les feux de l'été, le trio se livre à une guerre sournoise, confinée entre voracité et désolation. L'Américain Henry James avait 43 ans lorsqu'il publia, en 1887, ce fin thriller psychologique. *Val. C.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par M. Le Corbeiller, Le Livre de poche, « Biblio », 204 p., 5,50 €.

MEURTRE CHEZ TANTE LÉONIE,

d'Estelle Monbrun. L'appétit du pouvoir et la frénésie de dominer mènent à bien des vilénies. Surtout quand plusieurs loups sont de la partie, en l'occurrence, des spécialistes internationaux conviés sous la bannière sophistiquée de la Proust Association. Tout ce petit monde macère dans un jus putride de trahisons, lorsque, à la veille du colloque, Adeline Bertrand-Verdon, maîtresse de cérémonie machiavélique et détestable, est retrouvée assassinée. Chacun peut prétendre à la responsabilité du crime, qu'éclaircit le commissaire Jean-Pierre Foucheroux et son assistante Leila Djemani, deux êtres aussi fragiles que lumineux. Un remarquable polar « à l'anglaise », peinture acérée des cénacles universitaires, concocté sous un nom de plume, par une spécialiste de Marcel Proust. *Val. C.*

Ed. Viviane Hamy, « Bis », 256 p., 7 €.

UN CAVE DANS LE CHARBON

de Michel Grimaud. Emménageant au centre de Paris, François Clavère, dessinateur de presse, est amené à enquêter sur la disparition de l'ancien locataire. Après bien des péripéties, il parviendra tout de même à percer le mystère de la rue Saint-Sauveur... Au cœur des Halles, creuset singulier, Marcelle Perriod et Jean-Louis Faysse, qui signent sous le pseudonyme de Michel Grimaud, construisent une intrigue enlevée et pleine d'humour. *L. Du.*

Ed. Liana Levi, « Piccolo », 210 p., 8 €.

Maylis de Kerangal descelle les arcanes du désir

Les corps éblouis

NI FLEURS NI COURONNES

de Maylis de Kerangal. Verticales, « Minimales », 204 p., 12 €.

Ce sont deux longues nouvelles. Histoires chevillées en miroir dans l'apreté de paysages ceinturés par la mer. Affaires de désir abrupt, de libération tâtonnante, d'échappées corrosives. La tension et la nécessité de l'affrontement s'imposent dans ces récits où le désir des êtres, l'effervescence de leurs intentions sont tour à tour portés ou subjugués par les promesses et la férocité de la nature, par la puissance des éléments.

Sud de l'Irlande, 1915. Cadre de « Ni fleurs ni couronne », qui ouvre ce recueil. Entre Cork et Kinsale, la désolation boueuse du hameau de Sugáan. Finbarr Peary, dixième enfant d'une fratrie dévastée par la misère, a survécu à l'ensevelissement, aux tonnes de détresse et d'empêchements qui écrasent sa famille et ses congénères. C'est à présent un solide gaillard, élevé « à l'école de la bande (...) dur au mal et taïseux ». Sean et Flann, les deux aînés, sont partis quémander

leur part d'indigence quotidienne aux docks de Queenstown. Finbarr, lui, le jour de ses 16 ans, trompe les voies toutes tracées de son destin, « *la promiscuité obligée des bouches, des sexes et des pieds* ». Le voilà qui traverse la forêt dense, attiré par la mer ; confusément happé par la certitude d'y trouver la morture de son évasion.

Drame collectif

La déflagration de cette naissance à lui-même épouse celle d'un drame collectif : au large, le paquebot new-yorkais *Lusitania* a coulé, torpillé par un sous-marin allemand. Labeur macabre des corps à repêcher, payé une livre par cadavre – de quoi engorger les pubs et améliorer l'ordinaire. Deux jours plus tard, une affiche de la Cunard stipule que la dépouille du milliardaire Vanderbilt est mise à prix 1 000 livres.

Dans la cohue générale, Finbarr a croisé « *une petite affolée* » à la pâleur de chouette effraie, venue là chercher son homme. Il la croyait laide – « *faut dire que souvent l'angoisse repousse* » –, et la découvre admirable. A bord d'une barque

miraculeusement préservée de la mangrove, tous deux, plus affûtés que les autres, « *charogent sur les eaux vertes* » et œuvrent à leur libération.

En regard de ce périple initiatique en eaux troubles, « *Sous la cendre* » exacerbe les vertiges et les dérapages du désir dans la sécheresse volcanique de l'île de Stromboli, à l'été 2003. A la faveur d'une ascension nocturne, Antonia la sensuelle ouvre une brèche dans l'amitié vive de Pierre et Clovis, deux jeunes chercheurs. Jeux serrés de séduction et de trahison. Bouillonnements de fantasmes et de non-dits, à couper le souffle.

Maylis de Kerangal, née en 1967 et éditrice aux éditions Gallimard jeunesse, confirme ici le talent singulier qui signait ses deux premiers romans – *Je marche sous un ciel de traîne* (2000) et *La Vie voyageuse* (2003), également publiés chez Verticales. Ecriture incisive et profondément poétique ; d'un lyrisme à la fois sec et puissant. Faculté acérée d'entrelacer les pulsions du monde végétal et minéral, les épihanies charnelles et les paysages mouvants des psychés. ■

VALÉRIE CADET

Les fascinants « Contes de la solitude » d'Ivo Andric

Un pont par-dessus les haines

CONTES DE LA SOLITUDE

d'Ivo Andric. Traduit du serbo-croate par Sylvie Ckacic-Begic, préface de Predrag Matvejevitich, Le Livre de poche, 188 p. 5,50 €.

Bosniaque de naissance, croate par sa mère, serbe d'adoption, diplomate de métier et, surtout, yougoslave par conviction, le romancier et nouvelliste Ivo Andric (1892-1975) aimait à dire que « *le conteur et son œuvre ne servent à rien s'ils ne servent l'homme et l'humanité* ». De fait, ce grand écrivain européen couronné par le prix Nobel de littérature en 1961 consacra l'essentiel de sa vie et de son œuvre à jeter des ponts par-dessus ces haines ethniques et idéologiques qui, à intervalles réguliers, déchirent les Balkans. D'où, forcément, l'exaspération qu'il ne cessa d'inspirer aux nationalistes de tous bords. Cela reste vrai aujourd'hui, la Bosnie et la Croatie, milieux culturels alternatifs mis à part, ayant rivalisé de discription pour célébrer, l'an dernier, le trentième anniversaire de sa mort.

Inédits en français jusqu'en 2001, ces *Contes de la solitude*, dont la plupart furent retrouvés dans les archives de l'auteur après sa disparition, se présentent, comme souvent chez Andric, sous la forme d'une suite de récits autonomes bien que reliés entre eux selon leurs affinités. Au cœur de ce recueil : la Bosnie, lieu par excellence de rencontre entre l'Orient et l'Occident, et bien sûr ses habitants, dépeints dans leur grandeur ou leur déchéance.

Histoire omniprésente

On y suit donc les aventures de l'arrogant et ventru Bonneval pacha, en réalité un comte issu de la plus haute noblesse française, ou encore le tragique destin d'Ali pacha qui, à l'instar de tout petit potentat de l'Empire ottoman, « *souhaitait sincèrement que la plupart des gens fussent le plus heureux possible, mais décidait seul de leur nombre et de la nature de ce bonheur* ». On croise également un prince aux yeux tristes, un scribe dépressif de Dubrovnik et une esclave mise en cage qui préfère la mort à la captivité. Cette fascinante galerie de

portraits allie l'analyse psychologique la plus moderne à une narration inspirée des *Mille et Une Nuits*. Aussi l'essayiste Predrag Matvejevitich souligne-t-il à juste titre dans sa préface qu'une bonne part du génie d'Ivo Andric a précisément consisté à s'approprier puis à « *européaniser la narration orientale* ». Et si la grande histoire est omniprésente dans ces contes – toujours à la fois en toile de fond et à fleur de peau –, jamais l'auteur du *Pont sur la Drina* (1945), son chef-d'œuvre, ne tombe dans les pièges de la « couleur locale » matinée d'exotisme et de folklore. Un dernier texte sur Sarajevo, publié de son vivant, complète cet ensemble. Où l'on redécouvre ce que fut longtemps cette cité raffinée et cosmopolite, une ville « *où s'est développé le sens de l'ordre et de la beauté, d'une vie harmonieuse et heureuse* ». ■

ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE

Signalons la publication de *Visages, un recueil de nouvelles d'Ivo Andric chez Phébus (190 p., 15 €, traduit du serbo-croate par Ljiljana Huibner-Fuzellier et Raymond Fuzellier)*.

Malgré une situation éditoriale difficile, le roman arabe connaît un essor important au point de supplanter la poésie

Mille et une lettres arabes

LE ROMAN ARABE (1834-2004)

Bilan critique

de Kadhim Jihad Hassan.
Actes Sud/Sindbad, 398 p., 29 €.

Riche d'une tradition narrative brillante et très ancienne, la langue arabe a été l'outil de véritables chefs-d'œuvre, dont les *Mille et Une Nuits* sont l'exemple le plus célèbre. Qu'en est-il, aujourd'hui, de cette littérature encore mal connue en France ? Si l'on examine le roman, genre littéraire dominant en Occident, force est de constater que les traductions de l'arabe ne sont pas en rapport avec l'importance du bassin linguistique concerné (l'arabe est la langue officielle de 25 pays dans le monde). A cela, des explications politiques (régimes dictatoriaux qui freinent la libre expression) ou économiques (fragilité du revenu national et faible organisation du système éditorial), mais aussi proprement historiques et littéraires.

Grâce à un ouvrage très érudit consacré au roman arabe moderne, Kadhim Jihad Hassan montre bien que le développement du roman de langue arabe est une entreprise récente, quoique en rapide expansion. Couvrant une période qui s'étend de la première moitié du XIX^e siècle aux toutes premières années du XXI^e, l'auteur, d'origine irakienne, qui enseigne la littérature arabe à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco), parvient à retracer le cheminement de cette idée romanesque à travers le temps et la géographie.

Tout commence avec *Purification de l'or pour le résumé de Paris*, un livre de Rifâ'a Râfi al-Tahwâwî (l'auteur adopte une graphie qui suit la prononciation arabe, ce qui a le mérite de la cohérence, mais ne facilite pas toujours la lecture d'un non-arabophone), boursier égyptien envoyé à Paris entre 1826 et 1831. Nous sommes au temps de la Nahda, mouvement de renaissance débuté au lendemain de la campagne d'Égypte de Napoléon Bonaparte (1798-1799). De retour au Caire, le jeune homme publie, en 1834, un texte « mêlant le récit autobiographique, le récit de voyage, les mémoires et l'observation scientifique », explique Kadhim Jihad Hassan. Autrement dit, certainement pas un roman, au sens où on l'entend généralement. Mais dans ce que Kadhim Jihad Hassan appelle « la torpeur du monde arabe au début du XIX^e siècle », ce contact avec l'Occident joue un rôle déterminant.

Nouvelles voix

« Le roman, avec son intériorisation du réel, sa suite de séquences narratives et réflexives, est un genre d'origine occidentale », explique l'auteur, qui constate néanmoins que le genre connaît une véritable « inflation » depuis quelques années. « Là où les gens auraient composé des poèmes il y a quelques années, ils écrivent maintenant des romans. » Poète lui-même et auteur de *Chants de la folie de l'être*, recueil paru en 2001 aux éditions Tarabuste, Kadhim Jihad Hassan observe le fleurissement de ces nouvelles générations apparues au Liban, en Irak, en Palestine et, bien sûr, en Égypte, berceau du roman arabe moderne. Un chapitre entier est

d'ailleurs consacré à l'Égyptien Najib Mahfûz, Prix Nobel de littérature 1988 et véritable pionnier du roman arabe, puis un autre à ses compagnons et successeurs tels que Yahyâ Haqqî, Fathî Ghânim, Muhammad al-Bisâtî et enfin le plus connu de tous (en France au moins), Jamâl al-Ghîtânî. Plus loin, l'auteur dresse un inventaire assez complet de toutes les nouvelles voix apparues aux quatre coins du monde arabe, de la Syrie à l'Irak et à la Palestine en passant par le Liban, carrefour d'influences et lieu d'inspiration. « Au Liban, après la guerre civile, au moins vingt auteurs nouveaux sont apparus pour interroger ce conflit, remonter à ses origines lointaines et, d'une certaine façon, proposer des solutions, observe Kadhim Jihad Hassan. Le roman a eu un rôle de catharsis. »

Mais pour que le roman parvienne à refléter le réel, encore faut-il que la langue dont il se sert soit appropriée. « La langue doit se débarrasser de beaucoup de strates religieuses ou de relents de romantisme et ce travail est en train de s'accomplir », observe l'auteur du *Roman arabe*. « Mahfûz a fait ce chemin en termes de technique narrative, mais pas sur le plan de la langue proprement dite, sur sa texture. Maintenant, certains écrivains sont en train d'avancer dans ce sens, Al-Bisâtî, par exemple. » Le roman arabe moderne se développe aussi, constate Kadhim Jihad Hassan, en repoussant progressivement ses frontières, comme l'a fait avant lui le roman occidental. « Il faut décaler les limites du romanesque : sans le regard du poète, celui du sociologue ou du philosophe, on ne peut obtenir un bon roman. » ■

RAPHAËLLE RÉROLLE



Suite égyptienne. Rosette, Égypte 1989. FOUAD ELKOURY/EDITING SERVER

Ces « filles » qui font rougir Riyad

Quatre jeunes Saoudiennes, Sédim, Qomra, Lamis et Michèle, issues de milieux très aisés, rêvent de mariages d'amour, dans une société où les unions arrangées sont la règle, où le poids de la famille, de la société, du « qu'en dira-t-on » et du machisme sont autant d'obstacles infranchissables, sauf rarissime exception, qui tient du miracle.

A travers elles, on découvre le rituel convenu de la présentation des époux, les arrangements familiaux en coulisses, la ségrégation des classes et les interdits intercommunautaires (sunnites-chiïtes). Le conservatisme et une certaine lâcheté de la gent masculine, tous âges et tous milieux confondus, se révèle face à une jeunesse féminine qui s'émancipe grâce à l'éducation, mais dont les aspirations sont étouffées par le carcan des interdits « moraux » et des normes traditionnelles. Ces contraintes

débouchent sur des mariages minés de part et d'autre par les non-dits et les frustrations. Les hommes gardent toutefois sur les femmes un net avantage, celui de demeurer les maîtres, d'avoir une vie avant le mariage, puis de divorcer à leur guise sans subir la médisance et le soupçon.

Ces refolements et frustrations ne sont pas le propre de l'Arabie saoudite. On les retrouve dans les classes les plus fortunées des sociétés ultraconservatrices, qui, du fait de leurs moyens et du niveau d'éducation dont bénéficient les jeunes de ces milieux, vivent de plus en plus comme un déchetement et une injustice la privation de la liberté de choix et de vie.

La polémique que *Les Filles de Riyad* a suscitée dans le royaume en dit plus long que l'ouvrage lui-même. Il y a ceux qui, en se voilant la face, reprochent à l'auteur de déformer la réalité et ceux qui, tout en

admettant les faits, contestent la généralisation que suggère le titre – « les » filles, là où « des » filles aurait été plus approprié selon eux. Il y a enfin ceux qui, à l'instar du ministre saoudien Ghazi Al-Qosseïbi – lui-même poète et écrivain –, auteur de la postface, recommandent la lecture de l'ouvrage et voient en l'auteur la graine d'une romancière qui a de l'avenir.

Timide débat

Cette polémique révèle à la fois l'opacité du domaine privé saoudien, surtout lorsqu'il s'agit des femmes, et le timide débat qui s'esquisse au sein de l'élite intellectuelle de ce pays à propos des droits et des libertés. Cette controverse, le fait que l'auteur est une jeune Saoudienne et le titre de l'ouvrage ont sans doute largement contribué à son succès. L'ouvrage est en effet à sa cinquième édition.

Rajaa Abdallah Al-Saneh, qui, selon les situations, passe du langage parlé saoudien à l'écrit classique, affirme qu'elle n'a pas fait œuvre littéraire. Elle a simplement rassemblé en un recueil les courriels qu'elle s'est fait un malin plaisir d'adresser anonymement tous les vendredis, pendant un an, aux abonnés d'Internet dans le royaume, pour raconter les « misères » de quatre de ses amies, en déformant « quelque peu les faits » et en « changeant totalement les noms », dans le souci de respecter « la paix des ménages ». Manière pour elle de se libérer de la colère que lui inspire le monde dont elle est elle-même « prisonnière » et de tester, avec un certain humour, les réactions de ses lecteurs hebdomadaires. ■

MOUNA NAÏM

Les Filles de Riyad, de Rajaa Abdallah Al-Saneh., éd. Dar Al-Saqi, 320 p.

L'immeuble Yacoubian, un concentré des tensions du Moyen-Orient

L'IMMEUBLE YACOUBIAN

d'Alaa El Aswani.

Traduit de l'arabe (Égypte)
par Gilles Gauthier.
Actes Sud, 330 p., 22,50 €.

L'immeuble Yacoubian est l'un de ces somptueux bâtiments du centre-ville du Caire, vestige de la splendeur disparue de l'Égypte cosmopolite de la première moitié du XX^e siècle. S'y sont installées, au gré de l'exode des étrangers, de la révolution nassérienne, puis de l'affairisme des nouveaux riches et de l'afflux des ruraux, des populations hétéroclites dont la cohabitation improbable symbolise le mélange social explosif du Moyen-Orient d'aujourd'hui. C'est *Pot-Bouille* de Zola ou *Passage de Milan* de Michel Butor, dans une société devenue folle, où la cupidité et la misère se côtoient avec une sourde violence dont se nourrit l'islamisme armé. Voici Taha, le fils du bawwab – le portier de l'immeuble – excellent élève

qui rêve d'intégrer l'école des officiers de police, où l'on ne veut pas de lui à cause de la condition méprisée de son père : il rejoindra un groupe islamiste à l'université, sera arrêté, torturé, violé en détention – avant de finir terroriste et martyr. Et Boussaina, l'amie de cœur de son enfance, grandie comme lui dans les cahutes où logent les familles d'émigrés ruraux sur le toit en terrasse, pourvue d'un diplôme sans valeur, vendeuse subissant les atouchements de son patron : elle se prend d'un tendre sentiment pour Zaki bey, aristocrate déchu qui cultive dans l'érotomanie la nostalgie de l'ancien temps, mémoire de l'immeuble dont il a connu les heures de gloire, poursuivi par une sœur hystérique et procédurière.

Et encore Hatem, rédacteur en chef d'un quotidien francophone, épris d'une jeune conscripte nubien qui le tuera au terme d'une relation passionnelle en lui fracassant la tête sur le mur de son appartement. Ou le *hadj* Azzam, ancien cireur de souliers devenu millionnaire

grâce au trafic de drogue, confit en dévotions, qui finance les imams officiels, achète son siège de député au Parlement, se fait concessionnaire de voitures étrangères luxueuses au rez-de-chaussée tout en entretenant secrètement dans l'immeuble une seconde épouse réduite à un 5 à 7 libidineux – jusqu'à ce qu'il fasse avorter de force et répudie la malheureuse, tombée enceinte de ses œuvres.

Tradition réaliste

Par la fécondité de sa veine, Alaa El Aswani évoque la tradition réaliste du roman populaire égyptien moderne, qu'a incarnée un Naguib Mahfouz – peignant de grands chromos contrastés qui ont inspiré d'innombrables feuilletons télévisés et productions cinématographiques locales. Du reste, *L'immeuble Yacoubian* a connu un immense succès de librairie (plus de 100 000 exemplaires vendus, quand un roman dépasse rarement quelques milliers d'exemplaires, et une adaptation à

l'écran dans un film à grand spectacle qui doit sortir prochainement).

Mais là où le roman populaire ou le feuilleton diluent la critique sociale dans la chansonnette et folklorisent la misère pour la rendre souriante, Alaa El Aswani subvertit les canons de cette fiction convenue pour en faire un diagnostic sans concessions du drame que vit la société égyptienne d'aujourd'hui, et, au-delà, une bonne part du Moyen-Orient et du monde musulman – tout en sachant parler un langage qui est à même de toucher la masse des lecteurs, par-delà les cénacles littéraires ou universitaires.

Plus encore, *L'immeuble Yacoubian* brise les tabous majeurs de l'hypocrisie religieuse qui pare la violence sociale et politique, en faisant du sexe la métaphore par excellence des rapports de pouvoir et le révélateur de leur cruauté. Chaque personnage principal exprime par son rapport au sexe sa souffrance particulière et ses tentatives de s'accommoder d'une réalité insup-

portable : s'y rejoignent les pauvres – Boussaina la vendeuse, Abdou le conscript, Soad la seconde épouse – réduits à faire argent de leur corps sous des modes variés, mais aussi Zaki bey l'aristocrate déchu et Hatem le journaliste homosexuel. Appartenant par leur naissance à la classe des prédateurs, c'est leur manie sexuelle qui les en émancipe et leur donne leur humanité. Humanité dont sont dépourvus le *hadj* Azzam, le parvenu monstrueux qui incarne les élites dirigeantes, comme le groupe islamiste auquel appartient Taha, qui en est le plus violent adversaire – chacun manipulant le vocabulaire religieux à leur profit comme en écho, et tentant de soumettre la société à leur oppression.

L'immeuble Yacoubian est un chef-d'œuvre du roman arabe contemporain ; c'est aussi le livre qu'il faut lire pour comprendre ce qui se passe dans les profondeurs des sociétés du Moyen-Orient à l'heure d'Al Qaïda. ■

GILLES KEPPEL



Farouk Mardam Bey : « On n'a jamais autant écrit qu'aujourd'hui »

Auteur d'ouvrages sur la Palestine et la gastronomie, Farouk Mardam Bey dirige depuis 1991 « Sindbad », la collection d'Actes Sud consacrée à la littérature arabe contemporaine. Depuis 1997, il est également conseiller culturel à l'Institut du monde arabe (IMA).

Quel est l'état de l'édition arabe aujourd'hui ?

Le livre, la lecture et l'édition n'échappent pas à la crise politique, économique, intellectuelle et morale qui touche l'ensemble du monde arabe. J'ai le sentiment d'ailleurs qu'on lisait et qu'on éditait davantage dans les années 1950-1960, notamment au Caire et à Beyrouth, les deux grandes villes du livre. Malgré cette crise, on voit apparaître cependant de nouvelles capitales de l'édition, notamment dans les pays du Golfe qui éditent beaucoup grâce à la manne pétrolière. Maintenant, la question est de savoir s'ils ont des lecteurs.

Est-ce que l'émergence de ces pays de la Péninsule arabique n'a pas accentué la part du livre religieux ?

Non, je ne le pense pas. Ce qu'il y a, c'est que les livres religieux sont doublement problématiques. D'une part, parce qu'ils bouchent d'une certaine manière l'horizon ; d'autre part, il s'agit le plus souvent de classiques, tout à fait honorables, mais que l'on réédite à l'infini et qui sont très bon marché. Il y a donc peu de nouveautés. Ce qui illustre la crise de la pensée religieuse, même s'il existe quelques penseurs intéressants qui essaient d'ouvrir des brèches, de montrer la possibilité à l'intérieur de l'islam de séparer la religion et l'Etat. Malheureusement, ces penseurs sont le plus souvent étouffés quand ils ne sont pas pourchassés par les institutions religieuses, obligés de fuir, ou pire, quand ils ne sont pas tués. Aujourd'hui, ce n'est pas la censure étatique qui fonctionne à plein mais bien une sorte de censure sociale.

Celle-ci est-elle l'un des freins du développement de l'édition ?

Certains le disent mais elle n'est pas aussi définitive qu'on le pense. Il y a toujours le triangle de l'interdit – sexe, politique et religion – mais tous les pays n'ont pas la même position vis-à-vis de ces trois sujets. Par exemple, en Syrie, on est plus dur sur la politique et moins sur la religion ; en Egypte, c'est l'inverse. Ce qui fait que les auteurs qui ne peuvent publier dans leur pays le font dans un autre. Et puis, la censure est très aléatoire. On a vu des livres un peu libertins interdits au Liban, alors qu'on en laissait paraître d'autres dont le contenu allait beaucoup plus loin. Il n'y a pas de censure préalable au Liban et en Egypte, donc il suffit qu'un lecteur soit choqué pour qu'il intente un procès au nom de la société ou qu'il s'adresse aux autorités religieuses pour faire interdire le livre (lire aussi p. 2).

Cette crise a-t-elle des incidences sur la création ?

Paradoxalement non. J'ai même l'impression que l'on n'a jamais autant écrit qu'aujourd'hui. Depuis une quinzaine d'années, on assiste à plusieurs phénomènes. Tout d'abord la primauté du roman sur la poésie. Jusqu'aux années 1970, le genre littéraire arabe par excellence était la poésie. On disait d'ailleurs que la poésie était le « *diwan de l'arabe* », l'expression des états d'âme. Aujourd'hui, c'est le roman qui est le diwan de l'arabe. La poésie est beaucoup moins lue en raison des métamorphoses, des recherches formelles qu'elle a connues. Ce n'est plus une poésie de tribune qui se récite, elle se rapproche de plus en plus de la poésie allemande, française ou anglaise. Ensuite, on peut constater qu'on écrit du roman partout, alors qu'auparavant il était limité à l'Egypte, au Liban, un peu en Irak et en Syrie. C'est tellement prolifique que l'on a même du mal à suivre. D'ailleurs, ce qui frappe lorsque vous entrez dans une librairie en Egypte, c'est le nombre incroyable d'auteurs nouveaux. Ce sont des romanciers qui ont la prétention souvent de vouloir écrire une littérature moderne, une littérature coup de poing. Chacun d'eux à une sorte de correspondant dans la littérature mondiale. Il y a ceux qui sont fans de littérature japonaise, ceux de littérature sud-américaine ou américaine. J'ai rapporté récemment du Caire une énorme pile de textes d'auteurs qui ont entre 25 et 35 ans. Parmi eux, il y a beaucoup de femmes, ce qui est également un signe de changement profond dans le monde arabe.

Comment se positionne cette jeune génération par rapport à ses aînés ?

Ils sont clairement en rupture avec les romanciers des années 1960-1970, dont les romans étaient engagés politiquement et socialement. Aujourd'hui, les jeunes romanciers veulent faire des romans intimistes. Or, comme je l'ai dit à certains d'entre eux en plaisantant, ce n'est pas tout à fait ce qu'attend le lecteur occidental.

Vous semblez donc assez optimiste sur le plan de la création ?

Tout ce que font les poètes, les romanciers, et plus largement les artistes-peintres, les musiciens sont des actes de résistance contre les deux monstres que sont les Etats dictatoriaux et l'intégrisme religieux. Contrairement aux années 1960-1970, il y a à présent un divorce complet entre les intellectuels, les créateurs et les pouvoirs en place, qu'ils soient politiques ou religieux. Il n'y a d'ailleurs pas de littérature religieuse dans le monde arabe, comme il n'y a aucun poète ou romancier qui vienne de la mouvance religieuse. Ce sont les artistes, les écrivains qui portent l'opposition de la société et la demande de liberté. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR R. R. ET CH. R.

« Un des rares champs médiatiques conservant une autonomie »

LE LIVRE ET LA VILLE Beyrouth et l'édition arabe de Franck Mermier.

Actes Sud/Sindbad. « Hommes et sociétés », 246 p., 29 €.

À la fin des années 1960, lorsqu'on parlait de la situation du livre et de l'édition dans le monde arabe, on entendait couramment : « *L'Egypte écrit, le Liban imprime, l'Irak lit.* » Trente-cinq ans plus tard, les multiples tensions et conflits qu'a connus la région ont quelque peu remis en cause cette assertion, et surtout recomposé un paysage éditorial complexe, soumis toujours à d'innombrables difficultés. A commencer par les faibles taux d'alphabétisation. Ainsi, en 2004, le rapport de l'Alesco (Organisation arabe pour l'éducation, la culture et les sciences) recensait 70 millions d'illettrés sur les 280 millions d'habitants que compte cet ensemble de vingt-deux pays. Cette fai-

blesse du lectorat, explique Franck Mermier, et aussi le poids de la censure, les tarifs douaniers élevés, les déficiences des réseaux de distribution, le nombre réduit de libraires, la contrefaçon, n'ont cessé d'alimenter la crise récurrente du secteur de l'édition.

C'est donc dans ce contexte que ce chercheur au CNRS qui travaille à l'Institut français du Proche-Orient a mené, en anthropologue, une vaste et ambitieuse enquête (1998 à 2004), qui constitue la première du genre. A ce titre, on ne peut que saluer l'entreprise de Franck Mermier, qui permet, au-delà du pessimisme ambiant, d'établir un état des lieux des plus complets du marché du livre arabe, qui, malgré les efforts entrepris par les acteurs de l'édition, peine à relever les défis qui sont les siens.

Croisant les disciplines et jouant des échelles (nationales, transnationales), Mermier a choisi Beyrouth comme point d'ancrage de son étude, expliquant ce choix par la nature « extravertie » de la

production, « *l'emprise du secteur privé* » (une singularité dans la région) et le rang de capitale du livre qu'occupe encore la ville libanaise au côté du Caire.

« Ville refuge »

Une place historique de choix, puisque c'est en Syrie et au Liban que l'imprimerie arabe se développe, près de deux siècles après l'Europe. Cette implantation tardive, mais aussi, comme le rappelle Mermier, « *le monopole initial des autorités religieuses et politiques sur l'usage de l'imprimerie, conjugué à l'extrême lenteur des progrès de l'alphabétisation, a constitué un frein majeur à la diffusion de l'imprimé* ». Après des débuts chaotiques, à la fin du XIX^e siècle, à la faveur de la *Nahda* – la renaissance intellectuelle –, le livre et la presse prennent leur essor dans les villes arabes, et plus particulièrement au Caire et à Beyrouth, où les élites, en contact avec l'Occident, jouissent d'une grande autonomie au sein de l'Empire ottoman.

Dès lors, instituées en capitales du livre, ces deux villes, par un jeu de concurrence et de passage de relais – qui tient au degré de libéralisme de leur régime –, vont structurer durablement le paysage éditorial et littéraire arabe. Et ce jusqu'aux années 1980, où la révolution islamique en Iran (1979), la faillite des régimes nationalistes, le déclin des marchés du livre en Irak, en Algérie, en Libye et au Soudan, et aussi l'invasion du sud du Liban par l'armée israélienne (1982), qui fit perdre à Beyrouth son statut de « *ville refuge* », entraînent une véritable recomposition de ce paysage. Désormais, celui-ci va être marqué par la montée en puissance du livre religieux, l'apparition de nouveaux pôles éditoriaux dans la péninsule Arabique (Arabie saoudite en tête) grâce à la manne pétrolière et, plus modestement, au Maghreb. Ou encore le renforcement des littératures nationales, qui, limitées jusque-là à la poésie, s'ouvrent largement au roman et à la nouvelle.

Après un bref aperçu pays par pays de cette nouvelle donne, Franck Mermier change de focale pour analyser, dans un second temps, les difficultés mais aussi les efforts entrepris pour relancer ce marché. Ainsi, de la censure – qui selon les Etats recouvre des réalités bien différentes – aux évolutions des structures éditoriales, des tentatives d'institutionnalisation et de modernisation du métier d'éditeur au développement des foires (qui pallient dans une certaine mesure les carences de la distribution), ou encore aux tendances lourdes de l'édition, rien n'est omis dans cet état des lieux de l'édition arabe.

Complexe, fragmentée, celle-ci, comme le rappelle, non sans une pointe d'optimisme, Franck Mermier en conclusion, est l'« *un des rares champs médiatiques arabes permettant d'initier une culture novatrice du fait qu'il conserve une autonomie, certes menacée et réduite, mais qui tend depuis peu à s'étendre* ». ■

CHRISTINE ROUSSEAU

ZOOM

D'AUTRES NUITS,

de Mohammed El-Bisatie
Cet Egyptien abondamment traduit depuis trente ans est plus attaché aux ambiances qu'à l'analyse, à la peinture sociale qu'à l'indignation militante. Il raconte sans expliquer et décrit sans juger.

C'est qu'il aime surtout laisser à ses lecteurs un espace de liberté : qu'ils réfléchissent en le lisant, qu'ils décident.

Son héroïne est attachante, décrite avec soin : un passif familial, une libération professionnelle au Caire, des appétits divers. Pourquoi ses amants sont-ils assassinés les uns après les autres ? A nous d'y songer et de conclure. Mohammed El-Bisatie appose

sa marque : les points de suspension... *J. Sn.*
Traduit de l'arabe (Egypte) par Edwige Lambert, Actes Sud, 176 p., 19 €.

ARABESQUES, L'Aventure de la langue arabe en Occident

d'Henriette Walter et Bassam Baraké
C'est l'aventure d'une langue, l'arabe, que retrace l'ouvrage passionnant de la linguiste Henriette Walter, membre du Conseil supérieur de la langue française, et de Bassam Baraké, membre du Conseil supérieur de l'Institut supérieur arabe de traduction (Ligue des Etats arabes). Les auteurs suivent le parcours de cette langue sémitique qui s'est répandue hors de son Arabie natale à la faveur de l'expansion de l'islam, à partir du VII^e siècle. Enrichi de nombreuses cartes, de lexiques (en particulier celui des mots arabes venus du français et vice versa), de petits tableaux

comparatifs et même d'encadrés récréatifs, l'ensemble est ludique et formateur. *R. R.*
Ed. Robert Laffont, 318 p., 22 €.

DE L'AMITIÉ, de Tawhîdî
Homme de lettres et philosophe de l'époque abbasside, Abû Hayyan al-Tawhîdî (932-1023), que l'on a découvert avec *La Satyre des deux vizirs* (Actes Sud/Sindbad, 2004) compte parmi ses principaux écrits des *adab*, genre très prisé alors en Orient, dont l'objet était de divertir et d'instruire. Ainsi ce florilège tiré de *L'Épître de l'amitié* où Tawhîdî a réuni poèmes, propos rapportés, aphorismes et textes philosophiques qu'il mêle à son jugement. Une interrogation infinie (« *L'ami véritable existe-t-il vraiment ?* ») et une quête qui portent tout ce livre, raffiné et nimbé de désespoir. *Ch. R.*
Extraits choisis et traduits de l'arabe par Evelyne Larguère et Françoise Neyrod, Actes Sud/Sindbad, 62 p., 12 €.

L'enfance rêvée d'Opal Whiteley

Après un siècle d'errance, l'étonnant « Journal » de cette mystérieuse enfant paraît pour la première fois en français

Qui était Opal Whiteley ? La fille aînée d'un rude bûcheron américain, élevée dès sa naissance dans une cabane de l'Oregon, ou bien, comme elle l'a soutenu toute sa vie, une fille naturelle de la lignée des Orléans ? Le journal qu'elle a tenu dès l'âge de 7 ans a-t-il été remanié par la suite, et dans quel but ? Quel aurait été le destin de cette petite fille surdouée et solitaire née en 1897 si elle n'avait consacré sa jeunesse à une quête éperdue de reconnaissance, avant de passer les cinquante dernières années de sa vie dans un service psychiatrique ? Enterrée près de Londres à l'âge de 95 ans sous le nom de Françoise Marie de Bourbon-Orléans, Opal a emporté son secret dans la tombe. Mais son journal, étrange et poétique récit dont l'essentiel a sans doute été écrit en 1904-1905, semble bien avoir trouvé la voie de la littérature. Publié pour la première fois dans sa traduction française, il apparaît enfin, après un siècle d'errance, de polémique et de rebondissements, pour ce qu'il n'a sans doute jamais cessé d'être : un texte de création pure, une ode à la nature pénétrée d'amour, de candeur, de magie et de souffrance.

LA RIVIÈRE AU BORD DE L'EAU Journal d'une enfant d'ailleurs (The Story of Opal : The Journal of an Understanding Heart)

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Antoinette Weil, éd. La Cause des livres (lacusedeslivres@wanadoo.fr), 316 p., 20 €.

« *Le matin est gai sur les collines. J'entends un chant qui ressemble au chant du verdier. Le ciel chante en tons bleus. La terre chante en vert. Je suis si heureuse.* » La jeune Américaine est élevée à la dure, dans une famille fruste où la

parole est aussi rare que sont fréquents les coups de badine. Dès l'âge de 3 ans, elle a lu les trois seuls livres de la maison. Quand elle n'est pas à l'école, elle doit consacrer l'essentiel de son temps aux tâches ménagères, et ne trouve guère d'interlocuteurs pour répondre aux mille questions qui l'assaillent. Alors, comme seule l'enfance sait le faire, elle s'invente un univers intérieur, entame un dialogue intime avec la nature, nomme les arbres, les plantes et les animaux qui la préservent de la cruauté du réel et lui permettent d'affirmer : « *C'est un monde merveilleux à vivre.* » Et elle écrit. Sur n'importe quoi, n'importe quand, le plus souvent quand elle est punie, reléguée sous son lit, elle raconte, avec une fantaisie lumineuse et mystique, les rêveries et les douleurs d'une petite fille venue d'ailleurs.

« Roman familial »

Opal, en effet, le soutiendra toute sa vie : les Whiteley – qu'elle nomme « *la maman* » et « *le papa* » – ne sont que ses parents adoptifs. Ses « *vrais* » parents, désignés par les termes « *Ange-Père* » et « *Ange-Mère* », seraient le naturaliste français Henri d'Orléans (1867-1901), prince de la famille des Bourbon-Orléans, et sa cousine Florence, duchesse de Bourbon-Parme. Tous deux étant morts alors qu'elle n'avait que quelques années, elle aurait alors quitté la France pour être accueillie par cette famille du nord-ouest des Etats-Unis. Tel est, du moins, le « *roman familial* » dont la petite fille s'était persuadée. Et dont elle parvint, quinze ans plus tard, à convaincre Ellery Sedgwick, directeur à Boston de la revue *Atlantic Monthly*, qui, fasciné par le personnage, décida de publier le journal de son enfance.

Comment la jeune femme, logée par son protecteur, passa plus de huit mois à reconstituer ce texte, déchiré en milliers de morceaux par une de ses sœurs ; comment *The Story of Opal* :



Opal reconstituant son journal, en 1919. PHOTO DE BACHRACH AVEC L'AIMABLE AUTOPRISATION DE LA MASSACHUSETTS HISTORICAL SOCIETY

the Journal of an Understanding Heart, publié en 1920, connut un succès foudroyant avant que les controverses sur son authenticité et sur l'identité de son auteur ne le jettent dans l'oubli ; comment Opal partit en France pour y rencontrer sa « *grand-mère* », la duchesse de Chartres, qui finança son voyage en Inde où Henri d'Orléans avait trouvé la mort ; comment elle en rapporta quantité de documents exceptionnels sur la vie dans ce pays, avant d'être rejetée par sa prétendue famille française, puis retrouvée en 1948, errante et affamée dans la banlieue de Londres, placée enfin, à l'âge de 51 ans, dans l'hôpital où elle finit ses jours ; comment un écrivain américain, Benjamin Hoff, se prit à son tour de passion pour son ouvrage et le ressortit de l'ombre en 1986, entraînant à sa suite une poignée de chercheurs de l'Oregon qui attestèrent que la base du

texte était celle de son journal d'enfance... Il faut lire avec attention les annexes de *La Rivière au bord de l'eau* pour comprendre l'extraordinaire et tragique histoire d'Opal Whiteley, dont ce beau travail d'édition restitue toute la complexité.

En 1999, la copie manuscrite d'une traduction en français du journal fut transmise par les Archives nationales à Philippe Lejeune, cofondateur de l'Association pour l'autobiographie (APA). « *Le texte m'a sidéré par sa beauté et son étrangeté* », note cet ancien professeur de littérature à l'université de Paris-Nord. Piqué par la curiosité, il commande l'édition américaine la plus récente (1986), accompagnée d'une solide étude. Il en ressort « *bouleversé* », persuadé qu'Opal « *était la fille de ses parents de l'Oregon* », mais aussi « *de l'authenticité de son journal* ». Et sollicite Martine Lévy, une amie de longue date.

Pour la fondatrice de la jeune maison d'édition La cause des livres, la décision est vite prise. « *Je n'avais jamais rien lu d'aussi libre que ce texte d'enfant. Comme si son stylo était branché en direct sur son inconscient* », dit-elle, convaincue que la petite fille de l'Oregon n'aurait pas survécu sans l'écriture. Opal a-t-elle amélioré son journal en le transcrivant ? A quel point l'a-t-elle alors enrichi de références à l'histoire et à la géographie de France (dont le texte est truffé) pour donner crédit à son ascendance royale ? Au fond, peu importe. Félix Mendelssohn la souris, Aphrodite la truie, William Shakespeare le cheval, Etienne de Blois le sapin et Peter Paul Rubens, le cochon aimé entre tous, ont pris corps grâce à elle. Et ils accompagneront longtemps ceux qui les auront suivis sur le chemin merveilleux de l'enfance. ■

CATHERINE VINCENT

Autre scène, même théâtre

En 1789, il n'y eut pas seulement la prise de la Bastille. Cette date qui ouvre l'époque contemporaine fut aussi marquée par un événement qui, sans avoir autant de conséquences, eut des répercussions multiples, aujourd'hui bien oubliées. Ce fut en effet l'année où le poète anglais William Jones, l'un des tout premiers Européens ayant appris le sanskrit, publia sa traduction de *Sakuntalâ*, chef-d'œuvre du théâtre indien. Cette pièce de Kâlidâsa, l'une des plus célèbres du répertoire ancien, met en scène la rencontre amoureuse d'une jeune ermite et d'un roi. Une malédiction rendant le roi amnésique, il ne reconnaît plus celle qu'il aime. L'héroïne sera finalement identifiée, après bien des péripéties, grâce à l'anneau qu'il lui avait offert.

Cette pièce en sept actes eut un retentissement considérable dans l'Europe romantique. Goethe s'enflamme à sa lecture, après Herder, avant Heine et Chateaubriand, qui forment avec cent autres une « *époque Sakuntalâ* » de la culture, comme disait Raymond Schwab. On découvre alors une civilisation d'une force et d'un raffinement extrêmes, une

expression littéraire puissante et maîtrisée qui ne doivent rien à la Grèce. Ce choc dure quelques décennies. Des traces nombreuses en sont encore bien visibles au milieu du XIX^e siècle – de Lamartine à Michelet et Théophile Gautier – avant qu'une sorte de malédiction ne rende plus ou moins amnésique, à leur tour, nos princes des lettres autrefois amoureux.

Il faut donc se réjouir de la publication de cet important volume, la dernière anthologie du théâtre indien ancien publiée en français datant de... 1828. Quinze pièces majeures, de six grands auteurs, des traductions signées des meilleurs spécialistes, un ensemble à la fois clair et savant de notes, tableaux, glossaires et autres outils indispensables font de cet ouvrage une prévisible référence. Lyne Bensat-Boudon, maître d'œuvre de l'ensemble, éclaire l'essence du théâtre indien avec une rare netteté (1). Sur une tout autre scène que celle inventée par les Grecs et reprise par nos classiques, c'est en un sens le théâtre même qui se donne à voir. Sans doute le perçoit-on d'autant mieux, aujourd'hui, que nous sommes sortis du mirage qui attribuait une très

haute antiquité à ces pièces. Pour l'essentiel, elles sont contemporaines de la fin de l'Empire romain et du premier Moyen Age. Constitué et diffusé d'abord dans les milieux bouddhistes de l'Asie centrale, le théâtre indien classique fut ensuite capté par l'orthodoxie brahmaniste et codifié dans ses moindres détails. Ses singularités peuvent

CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

déconcerter, au début. Voilà d'abord une dramaturgie en deux langues, qui ne cesse de jouer, à l'intérieur du moindre dialogue, de cette dualité. Comme si, mutatis mutandis, certaines répliques d'une même scène étaient en latin et d'autres en français. Les auteurs indiens juxtaposent constamment le sanskrit, la langue noble, sacrée, parfaite, et le prakrit, la langue de tous les jours, celle des femmes, des serviteurs et des bouffons. Cette dualité se combine à une autre : le mélange de la prose et des vers. On

ajoutera, pour achever d'affoler nos classiques, une totale indifférence à la règle des trois unités : dans le théâtre indien, comme dans bien des films ou romans, on change de lieu, des années passent, plusieurs intrigues se tressent. Sans oublier un nombre d'actes qui frise parfois la dizaine, et une quantité de personnages à l'avenant.

Plus étrange encore : nos catégories de « *comédie* » ou de « *tragédie* » se trouvent inadaptées, mises hors jeu. On rit, certes. Ainsi, quand l'âme d'une courtisane et celle d'un vieil ascète ivrogne vivent un quiproquo très proche des nôtres, à cela près qu'elles ont échangé... leurs corps. L'absence du tragique est sans doute plus troublante : les héros indiens ne sont pas en lutte avec les dieux, ignorent les dilemmes insolubles et les dénouements destructeurs. On n'en conclura pas que les émotions font défaut, mais que leurs ressorts sont différents.

Ils se trouvent dans les situations, la saveur des instants, exaltés ou terrifiants, tendus par l'attente ou déchirés par l'abandon. C'est ainsi, en fin de compte, que l'on rejoint quelque chose du théâtre à l'état pur :

l'existence même du monde reproduite et exaltée, rendue à sa vérité par l'artifice même. Quelles que soient les conventions de cette scène, et ses disparités avec les nôtres, ce fait reste bien le même : le théâtre invente une fable insolite, invraisemblable même, qui parle pourtant directement de nous et de la réalité. Un double qui semble extérieur et chemine droit au cœur. Un ailleurs qui s'annonce lointain mais conduit, finalement, juste ici. Comme l'Inde elle-même, somme toute. ■

THÉÂTRE DE L'INDE ANCIENNE

Sous la direction de Lyne Bensat-Boudon. Avec la collaboration de Nalini Balbir, Sylvain Brocquet, Yves Codet, André Couture, Charles Malamoud et Marie-Claude Porcher.

Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1 574 p., 70 € jusqu'à 30 juin, 79 € après).

(1) Dans ce volume, mais aussi dans un remarquable livre, Pourquoi le théâtre ? La réponse indienne (*Mille et une nuits*, 2004).

Quand la figure de Joseph éclaire sur la paternité médiévale

Un « nouveau père » au Moyen Age

Personnage mineur du Nouveau Testament, Joseph est d'abord l'époux de Marie, un vieil homme chaste et effacé dont la présence doit valoriser l'Incarnation du Christ. Sa timide promotion à partir du XIII^e siècle est donc étroitement liée à l'essor du culte marial. Mais Joseph est aussi un père. Un drôle de père ! Ni biologique, ni spirituel, ni adoptif. Il se situe à la jonction de ces trois types de paternité médiévale. Les images de la Nativité, scène où il est le plus souvent représenté, jouent sur cette diversité, valorisant tour à tour l'une ou l'autre de ces formes. Père nourricier (« nouveau père »), Joseph peut y être très actif, attisant les braises sous le feu, préparant la bouillie ou séchant les langes. Il peut aussi être en adoration du Christ au côté de Marie, presque à leur niveau. Il peut être encore représenté en retrait, la main sur la joue, non pas « ridicule », comme on l'a longtemps proposé, mais dans la position caractéristique du « songeur », c'est-à-dire dans une attitude très valorisée qui n'est pas le signe d'un désintéressement mais, au contraire, une manière de montrer qu'il est à l'écoute de la révélation divine qui s'accomplit. Placé entre la scène et celui qui la regarde, il est un médiateur, premier spectateur de l'Incarnation auquel le spectateur de l'image peut s'identifier.

La paix et l'unité

L'un des intérêts de l'ouvrage de Paul Payan est justement de nous aider à comprendre la multiplicité des facettes de la paternité de Joseph à travers une analyse très fouillée de l'iconographie (un corpus de 600 enluminures de manuscrits français, italiens et fla-

mands) et de textes (traités, mystères, hagiographie, etc.) des XIII^e - XV^e siècles. C'est l'ambiguïté de cette image qui explique en partie la difficile genèse médiévale du culte rendu à Joseph. Celui-ci se développe surtout au début du XV^e siècle grâce à Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris. Entre 1413 et 1418, Gerson œuvre pour l'instauration d'un culte, non à saint Joseph, mais en l'honneur du mariage de la Vierge. Le contexte du début du XV^e est très perturbé : insécurité due au conflit entre Armagnacs et Bourguignons dans le cadre de la guerre de Cent Ans ; Europe déchirée par un schisme plaçant les chrétiens sous l'autorité (paternelle) de deux papes. Dès lors, par son mariage et la protection qu'il exerce sur son fils, Joseph symbolise la paix et l'unité retrouvées. En 1461, officiellement, les franciscains instaurent pour l'ensemble de leur ordre la célébration de la fête de saint Joseph, le 19 mars (il faudra attendre 1621, sous Grégoire XV, pour que cette fête devienne une célébration obligatoire pour l'Eglise universelle).

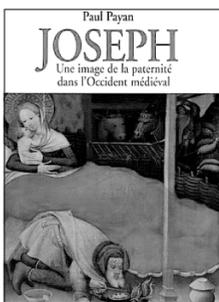
Le livre de Payan offre le grand mérite de ne pas se contenter du dossier Gerson, mieux connu, pour dévoiler, en amont, le rôle précurseur des franciscains à partir de la fin du XIII^e siècle. Au sein de l'ordre de saint François, c'est surtout leur branche extrême, les spirituels, partisans de la pauvreté évan-

gélisque (Pierre de Jean Olivi, Ubertain de Casale), qui ont promu la figure de Joseph : un personnage humble, modeste, obéissant, dont la paternité est putative, séduit un ordre qui rejette le pouvoir paternel (refusant par exemple l'emploi du terme « abbé » et utilisant un vocabulaire très maternel).

Observer comment Joseph est figuré dans l'imaginaire médiéval est aussi une manière de savoir comment la paternité est perçue dans la « réalité », de voir ce que ces images nous apprennent de la société qui les a produites. Peut-on interpréter la naissance du culte rendu au « père » du Christ à la fin du Moyen Age comme le signe d'une certaine promotion de la paternité et de la famille ? Cette image forte d'un « père social » s'accorde bien avec un type de société (surtout aux « temps des crises ») peuplée de pères qui, dans le cadre des très nombreuses familles recomposées, ne sont pas des géniteurs.

Ces réflexions stimulantes sur la paternité médiévale ne manqueront pas de susciter chez le lecteur du début du XXI^e siècle un vif intérêt. Dans une époque de « paternité éclatée », où procréations artificielles et recompositions familiales dissocient paternité sociale et paternité biologique, où l'on se demande où est le père ou qui est le père, la paternité singulière de Joseph nous interpelle. ■

Didier Lett



JOSEPH
Une image de la paternité dans l'Occident médiéval
de Paul Payan.

Aubier, « Collection historique », 480 p., 24,50 €.

LES AUTEURS DU « MONDE »

J'ÉTAIS GARDE DU CORPS D'HITLER,

de Rochus Misch
Blessé à l'automne 1939, le SS Rochus Misch a intégré le commando d'escorte de Hitler en mai 1940. Le jeune soldat assura discrètement le service du Führer, jusqu'aux dernières heures, dans le bunker berlinois où Hitler se donna la mort, le 30 avril 1945. Notre collaborateur Nicolas Bourcier, reporter au Monde 2, l'avait rencontré pour *Le Monde* (voir l'édition du 6 janvier 2005). Il nous livre le témoignage troublant de ce soldat qui « n'osait pas » poser de question, et assure avoir reçu « un choc terrible » en apprenant, neuf ans après la fin de la guerre, à son retour de captivité, « ce qui s'était passé dans les camps de concentration ». Soixante ans après, cet homme ordinaire, âgé de 88 ans, semble être resté le prisonnier de son aveuglement. Nicolas Bourcier le dépeint en homme qui a « appris à ne pas voir, à ne pas entendre ». « Sa parole est froide, sans émotion, presque lisse. Elle est celle d'un témoin oculaire, mais sans profondeur de champ. Un monstre d'innocence et d'aveuglement. »

Témoignage recueilli par Nicolas Bourcier, Le Cherche-Midi, 256 p., 17 €.



LA PRISON, ÇA N'ARRIVE PAS QU'AUX AUTRES,

de Philippe Zoummeroff avec Nathalie Guibert
En ces temps de précampagne, voilà un ouvrage qui devrait être lu par tous les aspirants-candidats à l'Élysée. Écrit par Philippe Zoummeroff, un ancien industriel aujourd'hui à la retraite qui depuis cinq ans se consacre à l'étude de l'univers carcéral, avec l'aide de la spécialiste des questions judiciaires au Monde, Nathalie Guibert, ce livre décrit la réalité « effarante » du système pénitentiaire français. Un système qui, au lieu de tenter de réinsérer les détenus, encourage au contraire la récidive. Fort de ce constat accablant, les auteurs proposent diverses solutions qui permettraient de mettre fin à ce « fiasco » en forme de triste « exception française ». Ils terminent leur ouvrage par un salutaire épilogue intitulé « A vous de jouer, monsieur le Président ».

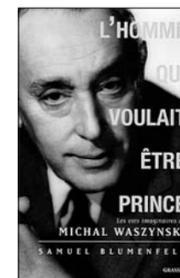
Albin Michel, 272 p., 17 €.



L'HOMME QUI VOULAIT ÊTRE PRINCE, Les vies imaginaires de Michal Waszynski,

de Samuel Blumenfeld
C'est une histoire absolument extraordinaire que raconte Samuel Blumenfeld, grand reporter au Monde 2, dans ce livre passionnant. Celle d'un homme, Michal Waszynski (1904-1965) – à qui l'on doit le chef-d'œuvre du cinéma yiddish, *Le Dibbouk* (1937) –, dont l'itinéraire est un concentré de deux mille ans d'histoire juive. Qui était-il ? Un grand réalisateur ? Un authentique prince polonais ? Un escroc ? Un grand producteur de cinéma hollywoodien ? Un homosexuel ? Un ancien amant de Lucille Ball ? Mille choses encore. Patiemment, Samuel Blumenfeld est parti à la recherche de cet homme apparemment sans passé qui avait « placé tout son savoir-faire dans l'imposture ». Et il a fini par découvrir un être exceptionnel, pour lequel être juif en Pologne était sans doute un fardeau trop lourd à porter ; et qui un jour décida que « quand la vie ici-bas est trop insoutenable, il devient alors préférable de la rêver ».

Grasset, 288 p., 18 €.



ZOOM

D'OR ET DE CENDRES,

de Murielle Gaude-Ferragu
La Mort et les Funérailles des princes dans le royaume de France au bas Moyen Age : c'est le sous-titre explicite de ce maître ouvrage. On ne meurt pas de la même façon selon le lieu, le rang social et l'enjeu symbolique, ou plutôt les rituels se chargent de fixer les codes d'une vision tant politique que spirituelle du défunt. Grâce à une documentation moins étique à partir du XIV^e siècle, Murielle Gaude s'attache, en suivant le corps du décès à sa dernière demeure, à renouveler une approche historiographique marquée par Kantorowicz, Ariès comme les « cérémonialistes », depuis Giesey. L'étude, captivante, établit l'intérêt neuf porté au cœur du défunt comme l'inéluctable promotion d'une cérémonie politique, où le prince imite le cérémonial royal tout en tentant de se singulariser. Un livre subtil d'une grande rigueur. Ph.-J. C. P.U. du Septentrion, « Histoire et civilisations », 412 p., 24 €.

NAUFRAGÉS

Des Vénitiens en Chine, soit ; mais en Norvège ! Partie de Crète pour les Flandres en avril 1431, la nef *Querina* n'y accosta jamais, balayée par une tempête qui, durant cinq semaines, la fit dériver toujours plus au nord. Quittant l'embarcation folle dans une simple chaloupe, les marins échouèrent sur une île déserte au large des îles Lofoten où les onze survivants furent secourus un mois plus tard, en février 1432. Captivants et terribles, les deux témoignages, divergents et complémentaires, du marchand Pietro Querini, capitaine du navire, et de deux officiers de bord, Nicolo de Michiel et Cristoforo Fioravante, ont une force et une capacité d'émotion stupéfiantes. Une première traduction qui révèle un chef-d'œuvre d'autobiographie. Ph.-J. C.

Traduit du vénitien par Claire de Larivière, Anacharsis, 96 p., 13 €.

MON HISTOIRE DES FEMMES,

de Michelle Perrot
À l'occasion de la Journée des femmes, en mars 2005, Michelle Perrot, qui, d'abord spécialiste de la classe ouvrière et notamment de la grève, fut l'une des initiatrices de l'histoire des femmes, retraça en 25 émissions radiophoniques la lente évolution des rapports entre les sexes, interrogeant le corps, la foi, la dimension privée et publique, la vie professionnelle et l'affirmation civique... De la difficulté naguère à imposer ce chantier de recherche jusqu'aux perspectives actuelles des féminismes, une réflexion accessible, informée, vive et enthousiaste aussi. Comme son auteur. Ph.-J. C. Seuil/France Culture, 256 p. avec 1 CD-MP3, 20 €.

CONCORDANCE DES TEMPS,

de Jean-Noël Jeanneney
L'idée d'établir un parallèle entre des thèmes d'actualité et des situations historiques riches d'enseignement était venue à Jean-Noël Jeanneney à la veille des législatives de mars 1978. *Leçon d'histoire pour une gauche au pouvoir* (Seuil) donnait le ton qu'une série d'éditions du Monde en 1987 précisa encore. Depuis 1999, chaque samedi, l'historien prolonge en dialogues sur France Culture ce double questionnement sur le passé et le présent. Organisée en parties cohérentes, l'excellente anthologie qui paraît aujourd'hui permet de diffuser une pédagogie légère et érudite qui appelle déjà d'autres tomes. Ph.-J. C. Nouveau Monde/France Culture, 964 p., 27 €.

Jacques Gélis évoque brillamment le sort des enfants mort-nés à travers les âges

Cimetière des innocents

LES ENFANTS DES LIMBES Mort-nés et parents dans l'Europe chrétienne

de Jacques Gélis.

Ed. Louis Audibert, 400 p., 23 €.

La découverte impromptue, au mois d'août 2005, à l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul de Paris, de plusieurs centaines de fœtus résultant d'avortements naturels ou d'IVG et conservés depuis des années au mépris de la loi et à l'insu des parents, a révélé la complexité des problèmes posés par la mort des enfants avant ou juste après la naissance et l'imposition des premières marques de socialisation, tel le nom. Cette affaire a montré la difficulté pour la société de faire une place à des petits êtres qui n'ont pas vraiment existé. La question n'est pas nouvelle, mais elle a reçu au fil des siècles des réponses différentes. La mort prématurée était très fréquente sous l'Ancien Régime, où elle n'était qu'un cas particulier d'une mortalité infantile touchant le tiers ou davantage des enfants dans leur première année.

Contrairement à l'idée reçue, l'acceptation résignée du destin face aux fausses couches à répétition ou aux décès immédiats des nouveau-nés n'empêchait pas la douleur des parents, encore accrue par le souci angoissé du devenir dans l'au-delà de l'âme de l'avorton si celui-ci n'avait pas pu être baptisé. Toute la question de la mort prématurée doit en effet s'apprécier dans la société chrétienne ancienne en fonction du sacrement du baptême, qui passait pour le gage incontournable du salut spirituel. Dans les premiers siècles, les non-baptisés

étaient voués aux peines infernales. Alors que les XII^e et XIII^e siècles voient émerger plus distinctement la croyance au purgatoire, lieu intermédiaire de l'au-delà où les pécheurs défunts peuvent regagner leur salut en subissant d'intenses tourments, se précise l'existence imaginaire d'un autre lieu, les « limbes des enfants », réservé aux « innocents » qui n'ont pas pu commettre de péché, mais sont néanmoins exclus du paradis faute d'avoir été baptisés. Au XVI^e siècle, face à la critique par les réformés de toute la géographie médiévale de l'au-delà, la Contre-Réforme catholique, en s'appuyant notamment sur des ordres religieux nouveaux (capucins, récollets, etc.) a renforcé la place centrale du baptême en imposant qu'il soit administré dans les trois jours aux nouveau-nés.

« Sanctuaires à répit »

L'essor depuis le XV^e siècle des « sanctuaires à répit », dont l'apogée se situe au XVII^e siècle, peut être interprété comme une conséquence de ce nouveau climat religieux. Lorsqu'un enfant était mort sans avoir pu être baptisé ni même « ondoyé » dans l'urgence par l'accoucheuse, le père et les proches le portaient devant une statue de la Vierge, dans une église ou une chapelle isolée, où ils priaient intensément pendant des heures ou même des jours en guettant la manifestation d'un « signe de vie » – un mouvement spontané du corps, une goutte de sang, un souffle ou un semblant de cri – qui autorisait le desservant local à administrer le baptême. Puis, la mort définitive étant reconnue, l'enfant était enseveli sur place.

Ces sanctuaires et ces rites ne sont pas attestés uniformément dans toute l'Europe. L'ouest de la France les ignore presque complètement, à l'inverse de la Bourgogne, de la Provence, de l'Alsace, ou encore de la Wallonie, du sud de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Autriche. Les régions de contact avec l'« hérésie » semblent privilégiées. Ailleurs existaient d'autres rites aux fonctions équivalentes, comme le « baptême sur le pont » galicien.

On connaissait depuis longtemps l'existence des « sanctuaires à répit », qui passaient pour une curiosité « folklorique » parmi d'autres. Pour la première fois, Jacques Gélis en dresse l'inventaire aussi complet que possible (rien qu'en France, il en identifie 277) et en précise la conjoncture historique (jusqu'à leur disparition au tournant du XIX^e et du XX^e siècle) dans un livre très important pour l'histoire de la mort, de ses gestes et de ses croyances, et bien sûr aussi pour l'histoire de l'enfance. Il combine avec brio l'analyse micro-historique avec l'étude des débats théologiques ou médicaux que ces

derniers ont suscités, du siècle des Lumières – en 1729, le pape Benoît XIV condamne pour la première fois ces pratiques, mais, en 1745, Don Cangiamila remporte un immense succès avec son *Embrilogia sacra* qui recommande la césarienne pour faciliter le baptême de l'enfant – jusqu'au XIX^e siècle, quand les médecins élèvent la voix contre les accoucheuses de village alors que les agnostiques partent en guerre contre les « superstitions ».

Grand spécialiste de l'histoire de la naissance à l'époque moderne – on se souvient du précieux livre qu'il cosigna avec Marie-France Morel et Mireille Laget, *Entrer dans la vie* (Gallimard, « Archives », 1978), de ses belles études chez Fayard, *L'Arbre et le Fruit* (1984) et *La Sage-Femme ou le Médecin* (1988), ou, plus récemment, de sa contribution au premier volume de *l'Histoire du corps*, « Le Corps, l'Eglise et le sacré » (dir. Corbin, Courtine et Vigarello, Seuil, 2005) –, Jacques Gélis accomplit ici un tour de force dans un grand livre d'histoire « totale ». ■

Jean-Claude Schmitt

ZOOM

DIEU EST-IL GASCON ?

de Christian Millau
Il serait vraiment difficile de faire la fine bouche devant le nouveau livre de Christian Millau. Savoureux et gouleyant, cet hymne à la Gascogne, qui se déguste à coups d'anecdotes, de souvenirs (notamment une dégustation historique chez le baron Elie de Rothschild), de portraits (Jean Darroze, Michel Guérard, Emile Couzinet, etc.) mais aussi de recettes (choux farcis, truffes, lièvre à la royale...), trousseés d'une plume passionnée, fera vibrer tous ceux qui aiment la bonne chère, mais aussi un certain art de vivre.
Ch. R.
Ed. du Rocher, 270 p., 20,90 €.

ROSBIFS ! L'histoire des relations anglaises au travers de la viande de bœuf,

de Bénédict Beaugé, préface de Michel Troisgros
Jusqu'à présent, personne n'avait eu l'idée d'étudier les relations franco-anglaises à l'aune du bœuf. Grâce au critique gastronomique Bénédict Beaugé, cette lacune est enfin comblée. Et l'on comprendra enfin pourquoi, toujours adeptes du bifteck (-frites), nous persistons à nommer nos amis d'outre-Manche « les Rosbifs ».
F. N.
Ed. Textuel, 128 p., 13 €.

LA CUISINE C'EST DE L'AMOUR, de l'art, de la technique,

d'Hervé This et Pierre Gagnaire
Ah le joli livre, aussi inspiré qu'appétissant, aussi cultivé que malicieux ! Quand un grand chef – Pierre Gagnaire – et un chimiste du Collège de France – Hervé This – décident d'échanger leur savoir, cela donne ce formidable traité de cuisine comme il en est d'astrophysique ou de philosophie. Les arts et les sciences sont ici convoqués pour le plus grand bonheur des gastronomes. Avec en prime de formidables recettes comme ces laitues farcies d'amourettes aux herbes à soupe, suc de crabe vert avec jus d'épinard et pois gourmands...
F. N.
Ed. Odile Jacob, 312 p., 23,90 €.

Signalons aussi que les Editions de l'Épure ont lancé une nouvelle collection « Un produit, un paysage ». Sont déjà disponibles *L'Huile d'olive de Nyons*, *Le Taureau de Camargue*, *Le Roquefort* et *Le Beaufort*. Les photos de Frank Bel viennent appuyer les propos de Julie Deffontaines.
A. B.-M.
Ed. de l'Épure, 44 p., 9,5 €.

L'« Histoire mondiale de la table » d'un gourmet iconoclaste, Anthony Rowley
L'odyssée du goût

Rien ne passionne plus les Français que les affaires de la table. De leur table, pour être plus précis, puisqu'ils demeurent persuadés que leur cuisine est la plus raffinée de la planète, et en ont convaincu bon nombre de peuples qui n'ont pourtant rien à leur envier. Anthony Rowley, la plus fine gueule de la corporation des historiens, ne partage pas cette conviction. Il livre une nouvelle histoire de la cuisine pleine d'aperçus insolites, qui s'éloigne du plaidoyer pro domo habituel.

D'entrée, cette histoire est frappée au coin d'un pessimisme inattendu. Un léger spleen et un soupçon de culpabilité sont probablement ce que l'auteur doit à ses gênes anglaises : « *Alimentation, cuisine, table et gastronomie sont des pensements inventés par l'esprit et posés sur la blessure unique qui nous tarade et nous vainc.* » Il y a plus de Grimod de La Reynière (le père de la critique gastronomique) que de l'allègre Brillat-Savarin, auteur de la *Physiologie du goût*, dans le projet de Rowley, lorsqu'il émet une plainte sur le « *presque-rien manquant* ». A l'évidence, aucun repas n'est jamais parfait, même chez les princes des maisons constellées, que fréquente notre auteur sous une autre de ses casquettes, celle de critique gastronomique.

UNE HISTOIRE MONDIALE DE LA TABLE. Stratégies de bouche
d'Anthony Rowley.

Ed. Odile Jacob, 402 p., 29,90 €.

qu'il a encore des progrès à accomplir, à lui instiller le petit doute qui manque souvent lorsqu'on est né de ce côté-ci de la Manche.

Rowley adore pourfendre les idées reçues : l'orgie de gibier que 1789 aurait permis au peuple, par exemple, puisque le goût de celui-ci est déjà passé de mode. Il ricane de Gaston Dérès, chanteur du « *sens inné de la bonne cuisine* » qui anime les Français, alors qu'il écrivait en 1940, à l'heure du rutabaga et du topinambour. Mais il ne convainc pas toujours : il est un peu facile de nier le succès des restaurants à Paris entre 1760 et 1815 sans citer la belle thèse de Rebecca Spang (*The invention of the Restaurant*, Harvard University Press, 2000).

Il aime aussi inquiéter par des maximses sibyllines : « *Les mots sont parfois*



Détail de « L'allégorie de l'ouïe, du toucher et du goût » de Jan Brueghel. MUSÉE DU PRADO (MADRID)/G. DAGLI ORTI

comme les lentilles au fond d'un plat, ils recouvrent. Quand ils se dispersent, point l'inquiétude profonde » (p. 115) ou bien « *Les signes de la nouveauté alimentaire se lisent au quotidien dans le contenu des pots de chambre* » (p. 164). Son fil directeur n'est que partielle-ment chronologique, encore moins géographique, et les titres faits pour intriguer plus que pour encadrer. Mille informations n'ont jamais été publiées dans aucune des nombreuses histoires de l'alimentation, mais cette érudition est destinée au dilettante, pas au savant : les notes sont fournies en fin d'ouvrage et par paquets. Une trentaine d'illustrations superbes et peu connues invitent à la réflexion et à l'approfondissement. Bien d'autres sont évoquées et subtilement mises à

contribution ; elles justifieraient un jour une édition in quarto en quadrichromie.

Point de démonstration menée de A à Z ; ce n'est pas une somme de références, mais tout simplement un livre à picorer comme un repas japonais, à lire par curiosité et plaisir raffiné, ce qui n'est pas si fréquent dans la production universitaire. Dans le registre éco-ethno-alimentaire, Jacques Barrau s'y était naguère essayé avec bonheur avec un magnifique album. Mais alors que chez Barrau le caldoche rouge, les exemples pris dans le Pacifique abondaient et l'impérialisme était fustigé, chez Rowley, comme il se doit, l'Angleterre est mise à l'honneur et l'éclairage social, démographique, politique, militaire, religieux se méfie des idéologies trop simples.

En guise d'invitation au voyage, voici quelques passages qui émergent du foisonnement de l'essai. De pénétrants aperçus sur l'alimentation préhistorique ouvrent le cheminement. Suivent des pages bienvenues sur l'élevage et la consommation des oies ou la place du beurre dans l'Antiquité. On découvre que l'entomophagie (acte de manger des insectes) a été très répandue en Europe et en Afrique, d'où elle a été éradiquée comme symptomatique de barbarie, alors qu'elle résiste bien en Asie. Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur l'intérêt et la manière de manger des sauterelles se trouve rassemblé en quelques pages.

Gourmandise inquiète

Un peu plus loin, on comprend mieux la fascination universelle pour les douceurs sucrées, puis le succès de la pomme de terre. Rowley excelle dans l'interprétation de la révolution culinaire française des XVII^e et XVIII^e siècles : « *Au fond, les hommes du XVIII^e siècle balancent entre l'espérance du festin, ce legs de la linéarité chrétienne ravivé par la Renaissance, et la hantise de l'ennui, par l'absence ou la répétition alimentaire* » (p. 195). Aux dévots du terroir, il assène (p. 325) : « *En prétendant retrouver le goût des choux et des cochonailles, ils invitent le mangeur à sortir de l'histoire et à s'inventer des origines mythiques. Résolument anachronique, cette démarche fait entrer en collision un Autrefois "pur" par définition avec un Maintenant jamais "intégré".* » C'est toute la question des mythes qui est ici posée. Faut-il désenchanter son assiette ? Ce sera difficile lorsqu'on aura lu *L'Apologue du lapin*, qui tient lieu de conclusion provisoire.

Disons-le tout net, Rowley est agaçant, car il n'est pas jubilatoire. Sa gourmandise est inquiète, comme l'était celle de Jean-Paul Aron, qui parlait de « *se sustenter sans se réjouir tout à fait* », mais elle est subtile et c'est pour cela qu'elle vaut la peine d'un partage. Le gastronome qui marchera à sa suite sera sans doute moins sensible aux modes fugitives et plus soucieux de débusquer les trésors cachés dans tout plat sincère, de tradition ou d'invention. Il ne cherchera plus à paraître moderne contre les Anciens ou vice-versa, mais résolument ancien et résolument moderne à la fois. C'est sans doute cela le snobisme qui rend l'Angleterre si nécessaire à l'Europe. Si elle retrouvait aussi le sens de l'abandon des contes de Canterbury, elle la tirerait vraiment vers le haut. ■

JEAN-ROBERT PITTE

Une monumentale encyclopédie du XIX^e siècle, qui reste un formidable usuel
Etonnant glossaire de l'art culinaire

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE CUISINE PRATIQUE
de Joseph Favre.

Préface de Jean-Pierre Coffe. Omnibus, 1536 p., 32,50 €.

Avec le doigt, détacher par-devant les entrailles et les poumons, afin de faciliter leur expulsion du côté postérieur ; couper la rosette, appuyer par pression de la main gauche pour refouler les intestins à l'extrémité et les extraire en tirant avec la main droite... Il ne s'agit pas de l'extrait d'un manuel d'anatomo-pathologie pour étudiants en médecine. Ces conseils de dissection pratique prennent place dans la notice « *Poulet* » d'un extraordinaire glossaire du XIX^e siècle, *Le Dictionnaire universel de cuisine pratique* de Joseph Favre, sous la rubrique « *Habillage du poulet pour rôti* ».

Favre aurait voulu être médecin. Les aléas de la vie ont contrarié sa vocation et c'est tant mieux. Né le 17 février 1849 à Vex, dans le canton du Valais (en Suisse), il est tôt orphelin et placé en tant qu'apprenti. L'adolescent brûle les étapes. Il travaille à

Genève au Métropole. Part pour Paris. Se perfectionne à Wiesbaden, à Londres, à Hambourg et revient dans la capitale française au Café de la Paix, puis au Café Riche, où il officie comme chef. Entré en cuisine par hasard, il n'a de cesse que d'aller vers l'excellence. Ses appétences scientifiques le poussent à expérimenter. Il cherche. Il s'engage. A la guerre de 1870, le jeune Suisse rejoint l'armée de Garibaldi. La paix revenue, il partage son temps entre les saisons d'été, dans les hôtels de luxe, et l'université de Genève, l'hiver, où il suit les cours en auditeur libre. Une boulimie de savoir. Il veut penser la cuisine et s'en donne les moyens. On s'arrache ce surdoué : Lausanne, Fribourg, Lugano, Bâle... Le comte Eulenburg, gouverneur de Hesse, parvient à le garder huit mois. Favre met fin à cette parenthèse. Il s'installe définitivement à Paris. Il a une œuvre à accomplir.

Car Joseph Favre entend donner une crédibilité à sa profession. Lui offrir une approche intellectuelle et scientifique. De grands mots ? Pas vraiment. Dès 1877, il crée à Genève *La Science*

culinaire, premier journal de cuisine « professionnel ». Deux ans plus tard, il fonde l'Union internationale pour les progrès de l'art culinaire. Pour ce contemporain d'Auguste Escoffier, ce n'est pas tout de réussir les mets les plus sophistiqués. Il ne faut jamais négliger les bases. On se doit de conserver l'humilité et la curiosité. De transmettre et de partager.

Source d'inspiration

Ami de Jules Guesde et de Gustave Courbet, Favre a une vision globale de la cuisine, entre le très grand art et l'éducation simple des principes du mieux-vivre pour tous. Certes, il y a le homard à l'archiduc, la galantine de faisand et le soufflé de foie gras aux truffes, mais il n'oublie pas les côtelettes d'agneau aux petits pois, les œufs sur le plat, le hareng frais sauce moutarde ou la poule au riz. Etonnant écumenisme. C'est tout le propos de son *Dictionnaire*, auquel il va consacrer près de vingt années. Les premières notices seront écrites en 1877 ; il en rédigera les dernières peu de temps avant sa mort, à 54 ans, en 1894.

Le livre est un monument. 4 500 entrées, plus de 6 000 recettes. Il s'adresse aux professionnels chevronnés et aux foyers modestes. L'ensemble est encyclopédique, alliant le tour de main aux connaissances scientifiques de l'époque, les plats en sauce à l'histoire, l'usage du tournebroche à l'étymologie, la gourmandise à la diététique. On se délecte. On est comblés. Il n'existe pas encore d'ouvrage aussi complet. Et le livre ne se réduit pas à une fresque culinaire XIX^e. Aujourd'hui, le *Dictionnaire de cuisine* de Favre reste un fabuleux usuel, une source d'inspiration irremplaçable. Proposé au milieu des années 1990 par Jeanne Laffitte dans le fac-similé des quatre volumes de l'édition de 1908, il était jusqu'ici réservé aux connaisseurs aisés. De nombreux amateurs vont enfin pouvoir s'en emparer. Ils ne sont pas au bout de leurs surprises. A côté du bouillon de queue de bœuf ou de la sole à la Joinville, Joseph Favre donne la recette du sirop de hachisch. Et les lecteurs de Georges Fourest trouveront (enfin) celle du vespéro ! ■

XAVIER HOUSSIN

Un essai prophétique de Raymond Dumay
Le vin en bière

LA MORT DU VIN
de Raymond Dumay.

Préface de Jean-Claude Pirotte. La Table ronde « La Petite Vermillon », 280 p., 8,50 €.

C'est une drôle d'oraison funèbre que livre Raymond Dumay (1916-1999) dans cette réjouissante *Mort du vin*, parue au Seuil en 1976. La prophétie limpide d'une joyeuse cassandre, berger des bords de Saône devenu instituteur, puis journaliste et écrivain, également auteur d'un *Guide du vin* qui fit date en son temps (réédité au Livre de poche en 1985).

Jadis incontesté, le vin de France n'est plus la référence universelle. Il recule même en son pré carré, devant les coups de boutoir de ces « vins du Nouveau Monde » dont on dit tant de mal, et qui ont surtout le grand tort de plaire. A lire Raymond Dumay, cette tendance est irréversible : de même que l'Espagne viticole perdit la suprématie en 1643, à Rocroi, quand les soldats espagnols reculèrent devant Condé, la France, championne d'une « vieille Europe » à bout de souf-

fle, a partie perdue : le Nouveau Monde a déjà gagné. Depuis Sumer, il en a toujours été ainsi : le vin ne peut aller sans la puissance. Et l'auteur d'annoncer l'avènement d'un « *goût américain* », voué à s'imposer partout. Car « *chaque civilisation fait un vin d'un goût différent de celui qui l'a précédé* ».

Très en avance sur son temps lors de sa première édition, ce texte pourrait être tristement convenu, en ces temps de marasme de la viticulture française : il ne l'est pas un instant. Dans des pages érudites mais jamais sérieuses, Raymond Dumay rend un dernier hommage à ce monde voué à disparaître, traversant l'Europe de Champagne en Castille, enrôlant Dumas, Cervantès, l'architecture romane et les maîtres flamands pour les besoins de sa démonstration. Car le vin, fils de la guerre et « *père méconnu des arts* », est indissociable de tout cela. C'est une grande part de la culture européenne qu'il a irriguée. « *A l'heure où, peut-être, il entre en agonie, nous devons savoir ce que nous pleurerons, si un jour nous avons à pleurer le vin.* » ■

JÉRÔME GAUTHERET

Deuxième festival « World Voices » à Manhattan

New York s'ouvre à l'« invasion » des voix du monde

Je remercie les écrivains de l'étonnante solidarité dont ils ont fait preuve pour me protéger ! » C'est avec ces mots de l'écrivain turc Orhan Pamuk que s'est ouvert, mardi 25 avril, le festival « World Voices » de New York. Une manifestation organisée par le PEN American Center, l'association qui œuvre pour la libre expression et la promotion des lettres.

Salle comble. Agitation palpable dans ce vaste hémicycle de Cooper Union, en bas de la ville. Dès son apparition, Orhan Pamuk gagne la sympathie du public par une allusion à ses déboires judiciaires avec l'Etat turc : « J'ai acquis une personnalité politique beaucoup plus puissante que je ne l'avais prévu... disons que dans mes romans, j'ai longtemps décrit les aventures de ma nation, puis ma nation m'a elle-même fait connaître quelques aventures ! » Les New-Yorkais qui ont fait le déplacement sont attentifs, puis émus. Orhan Pamuk embraye sur une plaisanterie, puis sur une autre. Eclats de rire. On est là pour apprendre, s'enflammer – mais aussi pour s'amuser.

Créé en 2005 à l'initiative de Salman Rushdie, Michael Roberts et Esther Allen, le festival a percé à New York en un temps record. « Normalement, il faut plusieurs années pour créer un grand festival, mais celui-ci a pris corps pratiquement en une nuit », explique

Ron Chernow, écrivain et successeur de Salman Rushdie au poste de président du PEN American Center. Tant et si bien que cette année, presque tous les invités ont répondu à l'appel : plus de cinquante auteurs venus d'une quarantaine de pays. Le site Internet du PEN American Center (www.pen.org) témoigne de la popularité de ce tout jeune festival : 500 connexions par jour il y a un an, dix fois plus aujourd'hui...

Air de curiosité

Beau geste de diplomatie sauvage. Bel encouragement à la traduction, aux Etats-Unis, de livres étrangers. Mais peut-être la réussite la plus subtile est ce je-ne-sais-quoi d'heureux et de festif qui flotte, pendant ces jours, sur New York. Comme si un grand air de curiosité et de gaieté était descendu sur la ville. Comme si le temps de quelques mots, débats ou parfois soupirs, elle était devenue un espace de sonnet et de parole mêlés.

Tout avait commencé par la manifestation la plus formelle : le célèbre gala du PEN Club, sorte de cérémonie des Oscars du monde littéraire au cours de laquelle sont distribués nombre de distinctions à des écrivains et journalistes qui se sont particulièrement illustrés, au cours de l'année, dans la lutte pour la liberté d'expression.

Une semaine plus tard, ce

sont ces cinq jours de conversations littéraires dans une quinzaïne de lieux différents, dispersés dans tout Manhattan, et destinés à attiser la curiosité du lecteur américain pour la littérature en général et les écrivains étrangers en particulier.

En 2006, c'est la foi qui a été choisie comme thème central de plusieurs débats. Mercredi 26 avril, dans l'immense salle de « Townhall », des écrivains du monde entier sont venus lire des textes – ceux des autres ou les leurs – sur la relation de plus en plus problématique entre foi et raison. Au programme, Martin Amis, Gioconda Belli, E. L. Doctorow, David Grossman, Elias Khoury, Toni Morrison, Salman Rushdie, Zadie Smith, Duong Thu Huong. A la New York Public Library, le surlendemain, un débat sur la révolution sera orchestré par l'enfant terrible des lettres américaines, Christopher Hitchens. « Nous avons perdu la foi en Dieu, soit ; mais que faire lorsque nous avons perdu la foi en la révolution ? », demande Esther Allen, co-directrice de « World Voices ».

Il faut dire que, jusqu'ici, le festival semble avoir atteint son objectif éditorial. D'après une étude récente, la revue *Publishers Weekly*, « porte d'entrée vers le monde de l'édition américaine », a recensé, cette dernière année, deux fois plus de livres traduits.

Il faut dire que la France a, dans ce domaine, également

accompli un travail diplomatique et culturel remarquable. Dans le cadre de « World Voices », la sélection française est, à dessein, composée de sept auteurs mal connus du grand public aux Etats-Unis : Edouard Glissant, Lydie Salvayre, Raymond Federman, Pascal Bruckner, Nilüfer Göle et Venus Khoury-Ghata. Par ailleurs, la délégation française est accompagnée, cette année, par une publication gratuite intitulée *To My American Readers* dans lequel dix-huit écrivains français s'adressent à leurs futurs lecteurs américains. Tiré à 30 000 exemplaires, en anglais, et financé en grande partie par la publicité, ce gratuit – un « polaroid de l'écriture contemporaine française », explique l'attaché du livre aux Etats-Unis, Fabrice Rozié – a été produit à l'initiative du directeur de la Villa Gillet à Lyon, Guy Walter, de Fabrice Rozié et du PEN American Center lui-même. « C'est une belle tentative d'invasion littéraire », commente Ron Chernow. Et Tom Bishop, professeur à la New York University : « Au moins, les éditeurs américains ne pourront plus dire qu'ils ne savaient pas... »

Mardi 25 avril, c'est Richard Ford, francophile et francophone, tout juste fait commandeur des Arts et des Lettres, qui a donné le ton de cette semaine peu ordinaire : « Ma voix se nourrit des voix du monde ! » ■

LILA AZAM ZANGANEH

L'ÉDITION

Hachette Books Group, tel est le nouveau nom officiel de Time Warner Books, depuis que le cinquième éditeur américain est passé dans le giron du groupe Lagardère, après l'accord conclu en février (*Le Monde* du 8 février). La division anglaise a, quant à elle, pris le nom de Little Brown et travaillera en collaboration avec les maisons britanniques du groupe (Hodder Headline, Orion, Octopus...), qui sont réunies au sein d'Hachette UK.

Editis, filiale à 100 % de Wendel Investissement, a racheté le groupe de distribution spécialisée DNL (Diffusion nationale du livre). Composé de trois sociétés, DNL est spécialisé dans le commerce en gros de livres et emploie 150 personnes. Il est dirigé par Xavier Tourgeron, qui restera à la tête de l'entreprise. DNL a réalisé en 2005 un chiffre d'affaires net de 55,25 millions d'euros.

Isabelle Jeuge-Meynard est la nouvelle présidente des éditions Larousse. Elle remplace Philippe Merlet, qui devient conseiller d'Arnaud Nourry, PDG d'Hachette Livre. Agée de 42 ans, elle est entrée

chez Hachette Jeunesse en 1989 puis a dirigé Hachette Tourisme. Depuis 2001, elle est directrice d'Hachette Education, poste qu'elle conserve.

IMEC. L'édition 2006 du Répertoire des collections de l'Institut mémoires de l'édition contemporaine (IMEC) est parue (396 p., 14 €). Divisé en quatre rubriques, auteurs, maisons d'édition et métiers du livre, revues et presse, institutions et associations, cet ouvrage rend compte de la diversité des 350 fonds d'archives disponibles et des nombreux liens entre eux.

Le Secours populaire et Rue du monde, maison d'édition pour la jeunesse, ont annoncé le lancement de « l'Été des bouquins solidaires », qui vise à offrir des livres aux enfants lors de la journée des « oubliés des vacances », où le Secours populaire emmène 50 000 enfants à la mer. Pour la troisième fois, ils éditent deux livres chez Rue du monde. Conçus pour les 8-12 ans, ces ouvrages seront mis en vente le 21 juin. Pour deux exemplaires vendus, un troisième sera offert aux enfants qui ne partent pas en vacances.

AGENDA

LE 29 AVRIL. PHILOSOPHIE. A Paris, le Centre international d'étude de la philosophie française (CIEPFC) reçoit Elisabeth Roudinesco, qui s'entretiendra avec Alain Badiou et Yves Duroux, à l'occasion de la publication de son livre, *Philosophes dans la tourmente* (Fayard) (à 10 heures, à l'ENS, 45, rue d'Ulm, 75005, salle Dussanne, entrée libre).

LE 30 AVRIL. SHOAH. A Paris, Eric Marty donnera une conférence : « Shoah de Claude Lanzmann, réflexion sur un poème » (à 20 h 30, cité des Récollets, salle de la Chapelle, 148, rue du Faubourg-Saint-Martin, 75010 ; participation aux frais 10 € ; rés. : 01-44-24-87-83).

LES 29 ET 30 AVRIL ET LES 6 ET 7 MAI. AVENTURE. A Cassis (13), la 18^e édition du Printemps du

livre, qui aura pour thème « Visages de l'aventure », accueillera, entre autres, Philippe Grimbert, Yasmina Khadra, Gilles Kepel, Alexandra Jardin et François Cheng. A cette occasion, un jury présidé par Michel Tournier attribuera, pour la quatrième année, le prix du Printemps du livre de Cassis (rens. : www.printempsdulivre-cassis.org).

DU 3 AU 6 MAI. SCIENCES SOCIALES. A Paris, le Centre d'analyse et d'intervention sociologiques (Cadis) organise le colloque « Les sciences sociales en mutation », avec Michel Wieviorka, Aude Debarthe et Jocelyne Ohana (à 8 h 30 le 3 et 9 heures les 4 et 5 à l'amphi Poincaré, 1, rue Descartes ; à 9 heures le 6 à l'EHSS, 105, bd Raspail ; ens. : www.ehess.fr/cadis).

Il y a soixante-quinze ans naissait un pachyderme mythique : Babar L'éléphant qui a conquis la planète

Comme Athéna de la tête de Zeus, un éléphant en habit vert sortit un jour tout armé de l'imagination d'une jeune pianiste. Elle s'appelait Cécile de Brunhoff et racontait chaque soir une histoire à ses fils pour les endormir. Ce jour-là, elle inventa celle d'un éléphantéon né dans la Grande Forêt et dont la mère venait d'être tuée par un chasseur. Enchantés, Laurent et Mathieu coururent rapporter ces aventures à leur père, Jean, qui était peintre et eut tôt fait de donner chair au personnage. C'était il y a soixante-quinze ans. Un mythe était né.

« Mon frère et moi, nous croyons nous rappeler que c'est notre père qui inventa le personnage de la Vieille Dame, dont la silhouette était exactement celle de Cécile, se souvient aujourd'hui Laurent de Brunhoff. Mais notre mère ne voulait pas voir son nom sur la page de titre. Elle savait que Jean continuerait à inventer seul de nouvelles histoires pour Babar. C'est ce qui est arrivé : après Histoire de Babar le petit éléphant, publié en 1931 par Le Jardin des modes, notre père se mit à créer un second livre, Le Voyage de Babar, puis un troisième, Le Roi Babar ».

« Le héros possible »

Ainsi Babar est-il devenu « l'une des premières portes que l'on pousse dans la langue ». « Après papa, après maman, le prochain mot, c'est Babar », note Paul Fournel dans un bel album sous coffret qui sort chez Hachette jeunesse (1). « Voilà le premier coup de maître Jean : Babar est le héros possible dans un monde encore inarticulé. »

D'où son succès immédiat : dès 1933, Babar est publié à Londres et New York,



Babar en famille. © LIBRAIRIE HACHETTE 1938

l'édition anglaise s'enorgueillissant d'une préface de A. A. Milne, le créateur de *Winnie l'Ourson*. Jean de Brunhoff créera encore trois albums avant de mourir, en 1937, de la tuberculose. En 1946, c'est son fils aîné, Laurent, qui reprendra le flambeau. Aujourd'hui, le père et le fils ont signé au total plus de trente albums. Babar se serait vendu en France, depuis l'origine, à quelque 10 millions d'exemplaires.

En France, Hachette réédite en fac-similé l'*ABC de Babar* et *L'Anniversaire de Babar* (48 p., 18,50 €). Côté promotion, la maison sort l'artillerie lourde – partenariats avec deux grandes entreprises, timbre anniversaire en juin, en attendant une grande exposition dans un musée parisien

ainsi qu'une série télévisée en 3D prévue pour 2007.

L'Amérique – qui avec le Japon fait partie des pays les plus babarmaniques – sort à l'automne une version augmentée du livre d'Herbert Kohl *Should We Burn Babar?* (*Faut-il brûler Babar?*, The New Press, 192 p.) Dans cet essai aussi vivant que provocateur, Herbert Kohl, chercheur en éducation à Point Arena (Californie) et lauréat du National Book Award, se livre à un réexamen minutieux des albums. Il n'est certes pas le premier à stigmatiser les aspects « colonialistes » ou « sexistes » d'une œuvre qui reflète les travers de son époque. Mais ses démonstrations, quoique un peu radicales, sont souvent assez irrésistibles. Exemple : lorsque le couple royal part en voyage de noces, Babar, symboliquement, pose son chapeau sur la tête du vieux Cornélius qui régnera par intérim. Mais quid du suffrage universel chez les éléphants ? se demande l'auteur. Cornélius peut-il tirer sa légitimité de ce simple couvre-chef ? Cet usage des symboles, qui rend naturel un tel mode de transmission du pouvoir, n'est-il pas « dangereux » car « antidémocratique » ?

On le voit, Babar, à 75 ans, n'est pas seulement un pachyderme charismatique et toujours vert. Il pose aussi, pour qui sait le lire entre les lignes, quelques questions politiques et sociologiques essentielles ! ■

FLORENCE NOUVILLE

(1) Babar impressions, 36 p., 45 €. Deux autres titres sont annoncés pour la rentrée, *Le Tour du monde de Babar de Laurent de Brunhoff* et *un livre animé, Histoire de Babar*.

LE CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURES

Le Lagon et autres nouvelles, de Janet Frame (éd. Des Femmes).

Tout sauf un ange, de Jean-Pierre Milovanoff (Grasset).

L'Homme qui a vu l'ours, de Jean Rolin (POL).

Sale linge, d'Isabelle Rossignol (éd. Joëlle Losfeld).

Kotel California, de Michaël Sebban

(Hachette Littératures).

La Corde et la Pierre, d'Arkadi et Gueorgi Vainer (Gallimard).

Le Supplice du santal, de Mo Yan (Seuil).

ESSAIS

Tchernobyl, retour sur un désastre,

de Galia Ackerman (Buchet-Chastel).

Alfred Dreyfus, de Vincent Duclert (Fayard).

Rallumer tous les soleils, de Jean Jaurès (Omnibus).

Les Lois, de Platon (Flammarion).

La Grande Santé, d'Olivier Razac (Climats).

Les Sphinx, de Grisétilis Réal (Verticales).

Les Anti-Lumières, du XVIII^e siècle à la guerre froide,

de Zeev Sternhell (Fayard).

"Le destin tient parfois à un fil, et la passion des mots à des interprétations surprenantes ! Tous ces froissements de dentelles légères sont autant de souvenirs fragiles comme la vision fugitive d'une jarrettière de mariée."

Christine Ferniot, *Télérama*

Bruno Latour

« Il faut organiser le tâtonnement »

Rencontre avec un penseur inclassable, auteur du très stimulant « *Changer de société, refaire de la sociologie* » (éd. La Découverte), ardent défenseur du relativisme et promoteur de la « sociologie de l'acteur-réseau »

Lecteurs, prenez garde à cet anthropologue sans frontières qui navigue entre la Californie, la Nouvelle-Angleterre et la France. Il est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages et animateur de deux expositions controversées en Allemagne aux titres cinglants : *Iconoclash* (2002) et *Making Things Public* (2005). Sa pensée n'est pas de celles qui confortent les certitudes. Elle précipite au contraire, avec bonheur, ceux qui l'abordent sur des étendues de plus en plus mouvantes. Son dernier livre en donne une nouvelle illustration : c'est à une véritable critique de la raison sociologique qu'il nous convie. Qui suit ce chemin s'expose à une révision profonde des fondements mêmes de la discipline.

Bruno Latour, Bourguignon né dans un milieu vinicole à Beaune (Côte-d'Or) en 1947, agrégé de philosophie et sociologue des sciences, s'apprête à rejoindre Sciences Po, après avoir enseigné de nombreuses années à l'École des mines de Paris. Nul doute qu'il trouvera devant ce nouveau public l'occasion de pratiquer la provocation aimable et l'humour pince-sans-rire qui le caractérisent. La saveur spéciale de son style, plus familier au monde académique qu'au monde anglo-saxon qu'à l'Université française, où l'écriture savante affectionne plutôt le registre de la dramaturgie et de l'indignation, n'a sans doute pas peu contribué à faire proliférer sur sa route adversaires et sceptiques. Tout autant que la lecture très particulière qu'il a tirée de son observation des « sciences dures » et du laboratoire, par laquelle il montre l'importance de la rhétorique et des stratégies institutionnelles dans la fabrication des vérités scientifiques.

Pierre Bourdieu, dans l'un de ses derniers ouvrages, *Science de la science et réflexivité* (Raison d'agir, 2001), s'en inquiéta en lui consacrant quelques pages sévères. Pour le maître à penser de la « sociologie critique », Bruno Latour serait un « *constructiviste radical* », c'est-à-dire un penseur convaincu du caractère artificiel de la réalité. Autre péché, dont Bruno Latour se serait rendu coupable (et que ce dernier revendique) : avoir allégrement ignoré la frontière qui sépare philosophie et sciences sociales, tombant du même coup dans la « *vulgate normalienne* » haïe par l'auteur de *La Misère du monde*.

Sourire en coin

C'est aussi comme « constructiviste » que Bruno Latour fut fustigé, en compagnie d'autres intellectuels français comme Jacques Derrida, Julia Kristeva ou Jacques Lacan, par le physicien américain Alan Sokal, à l'occasion d'une mystification restée célèbre (*Le Monde* du 20 décembre 1996). En publiant dans une revue supposée « post-moderne » un article de physique volontairement truffé d'erreurs grossières, Sokal avait voulu dénoncer l'esbroufe d'une gauche intellectuelle censée avoir été convertie en masse au relativisme, voire à l'irrationalisme, et avoir rejeté comme « *positiviste* » l'idée même qu'il puisse exister un monde extérieur au discours...

Toutes ces attaques n'ont pas entamé le perpétuel sourire en coin de l'anthropologue. Pour Bruno Latour, quelque victime qu'il en ait été, « l'affaire Sokal » représente ce moment privilégié où des sujets observés – en l'occurrence des scientifiques – se sont pour la première fois révoltés contre les analyses de leurs observateurs sociologues, établissant ainsi que leur réflexion sur eux-

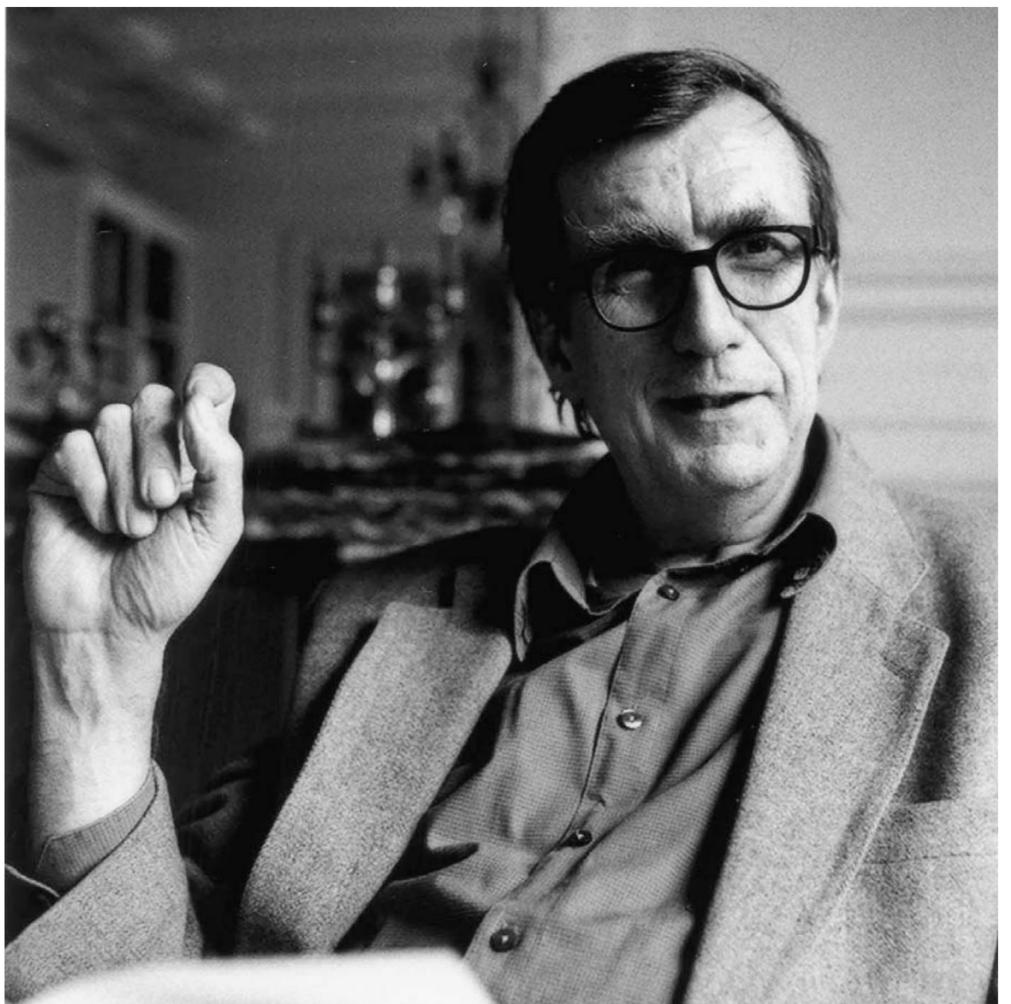
mêmes n'avait pas rang inférieur par rapport à celle des spécialistes : « *Il faut écouter les cris des gens qu'on explique* », commente-t-il, amusé.

Au reproche de « *constructivisme radical* », Bruno Latour réplique aussi, indirectement, par son étonnante insistance à étendre les limites du « social » à ce qu'il nomme les « non-humains ». Par là il entend non seulement les animaux mais aussi les plantes et les rochers, plaidant par plaisanterie pour un Sénat où seraient représentés les oiseaux migrateurs et les zones inondables ! C'est ce réalisme d'un genre très particulier qui l'amène à vouloir substituer à la notion d'« *acteur* » celle d'« *actant* ». « *C'est un honneur d'être une chose* », affirme-t-il à la suite de la philosophe Isabelle Stengers, qui avec l'éditeur Philippe Pignarre, fondateur des Empêcheurs de penser en rond (aujourd'hui une collection du Seuil), et le sociologue Michel Callon, son confrère à l'École des mines, fait partie de ses vieux complices.

Cette extension extrême du domaine de la sociologie ne risque-t-il pas d'empêtrer à nouveau ce savoir dans une conception « *organicienne* » d'une société conçue comme une fourmilière, quitte à naturaliser les hiérarchies sociales ? « *Je suis tombé dans la sociologie très tôt en apprenant celle des babouins*, reconnaît Bruno Latour. *C'est là que j'ai appris que la définition de l'organe est difficile à établir tout autant que celle du gène, ce qui m'a évité de sombrer dans le darwinisme social. Les grandes découvertes deviennent des épouvantails très largement à cause de l'épistémologie qu'on leur ajoute. Ce que fait Edward Wilson [professeur de zoologie à Harvard, fondateur de la sociobiologie] avec*

Bouleverser les habitudes

A la différence de ceux que les Américains identifient collectivement sous le vocable de « *French theory* » – les Derrida, Lacan, Foucault –, les intellectuels français qui appartiennent à la génération suivante, contemporaine de Bruno Latour, n'ont pas encore reçu de « *label* », ni en France ni à l'étranger. Quoique fort hétérogènes, les travaux du sociologue Luc Boltanski, de l'ethnologue Philippe Descola, du biologiste et philosophe Henri Atlan ou de Bruno Latour lui-même ont pourtant ceci de commun qu'ils s'efforcent, chacun à leur manière, de bouleverser les habitudes acquises des sciences humaines. La diversité des sujets abordés par ce dernier depuis la parution de son premier ouvrage, *La Vie de laboratoire* (La Découverte, 1979) en est peut-être aussi responsable. Parmi ses principaux essais, on retiendra *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique* (La Découverte, 1991), *Aramis ou l'amour des techniques* (La Découverte, 1992), *Petites leçons de philosophie des sciences* (Seuil, 1996), *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux Faitiche* (Les Empêcheurs de penser en rond, 1996), *Jubiler ou les difficultés de l'énonciation religieuse* (Les Empêcheurs, 2002) et *La Fabrique du droit. Une ethnographie du Conseil d'Etat* (La Découverte, 2002).



Bruno Latour, mars 2006. EMILIE HERMANT

les fourmis est passionnant. Ce qu'il en tire avec la sociologie, c'est grotesque ! »

Multiplier les incertitudes que ce soit sur les groupes, l'action, les faits, les objets ou l'expérience, contre la souveraineté d'une sociologie sûre d'elle-même, fût-elle assortie de l'adjectif « *critique* », tel est le projet de son ouvrage au titre en forme de programme : *Changer de société, refaire de la sociologie* (La Découverte, 402 p., 26 €). « *Je considère l'épistémologie comme l'amiante. C'est un produit parfait dont on a floqué tous les bâtiments pour éviter les incendies et maintenant on s'aperçoit qu'il y a des maladies professionnelles* », lance-t-il.

« Collectif »

Bruno Latour pense en effet que l'erreur des sociologues, d'Auguste Comte à Bourdieu en passant par Durkheim, est d'avoir abordé les liens sociaux comme des entités déjà constituées, aussi fixes que les étoiles du ciel d'Aristote. Sous l'inspiration du fondateur américain de l'« *ethnométhodologie* », Harold Garfinkel, l'un des ancêtres des études de genres, mais surtout du philosophe, criminologue et sociologue français Gabriel Tarde (1843-1904), qui opposait son individualisme méthodologique au « *tout social* » de Durkheim, Bruno Latour estime qu'il faut abandonner non seulement la notion de « *substance sociale* » mais celle de société, qu'il suggère de remplacer par l'expression plus mobile de « *collectif* ». « *Est social pour moi ce qui est nouveau et quand on sent qu'il y a quelque chose qui ne colle pas. Il faut nommer "social" le moment où ça craque, où dans les associations on ne parvient plus à composer. On peut parler de lien social quand il est question de sa perte : les banlieues brûlent, le Gulf Stream refroidit, l'ours dévore des moutons qu'il ne devrait pas manger : ça, c'est du social !* » Contre un savoir figé en idéologies il propose, en somme, de fluidifier la sociologie.

Le regard du spécialiste doit, selon lui, se déplacer jusqu'au niveau où les acteurs s'assemblent, c'est-à-dire en deçà de celui où se situent la traditionnelle « *sociologie du social* » et son exaspération en sociologie critique. « *Comme le montre Zygmunt Bauman, l'invention de la notion de société se fait au XIX^e siècle dans le but d'éviter la révolution*. » Il est inouï de penser que l'on étudie dans les départements de sociologie Marx, Weber, Durkheim comme des nouveautés. A l'en croire, les sciences sociales sont en danger de produire désormais des explications sorties toutes armées de l'ordinateur sur des faits qui n'existent pas. Il en veut pour exemple la prétendue agression par des prétendus beurs néonazis de la jeune mythomane Marie L. Toute fictive qu'elle ait été, elle n'en a pas moins déchaîné de savants développements sociologiques.

La sociologie doit également être sensible aux circulations et intégrer l'événement comme la surprise. En cela Bruno Latour est proche de la « *sociologie du risque* » de l'Allemand Ulrich Beck éditée en réaction à divers incidents ébranlant les certitudes d'un âge industriel révolu (les catastrophes de Bhopal ou de Tchernobyl), même si le Français préfère qualifier sa propre théorie de « *sociologie de l'acteur-réseau* » (*Actor*

« Je considère l'épistémologie comme l'amiante. C'est un produit parfait dont on a floqué tous les bâtiments pour éviter les incendies et maintenant on s'aperçoit qu'il y a des maladies professionnelles »

Network Theory, soit le sigle ANT, mot qui en anglais signifie « fourmi »).

C'est toujours en ethnographe soucieux d'abord de bien décrire que, dans ses travaux plus récents, Bruno Latour s'est penché sur la vie politique et ce qu'il a appelé, au terme d'une enquête sur le Conseil d'Etat menée dans les années 1990, « *la fabrique du droit* ». Il se revendique pour cela du pragmatisme de l'Américain John Dewey (1859-1952), qu'il a contribué à faire découvrir et traduire. « *Contrairement à la tradition d'ingénierie sociale plutôt européenne, de sciences camérales au service de l'Etat, commente-t-il, l'idée de Dewey est que les politiques sont aveugles, les sciences sociales aussi et que les conséquences de nos actions sont inattendues. Aveugle pour aveugle, la question est celle des instruments de tâtonnement commun. Ce sont ces cannes blanches qui définissent le politique. On est dans une situation où il faut organiser le tâtonnement, loin du rationalisme guidant le progrès et la République. Les pragmatiques n'en étaient pas moins des démocrates et pas du tout des réactionnaires à l'ancienne.* »

D'où le côté déroutant d'une œuvre et de références qui se veulent également une réhabilitation en règle du relativisme comme la seule attitude scientifique, au moins comme prise au sérieux de la multiplicité des points de vue. « *Considérer le relativisme comme une injure est inouï quand on pense à l'éloge continu que l'on fait d'Einstein et de la relativité, s'insurge Bruno Latour. Le fait qu'en morale ou en droit le relativisme est une vertu appréciée rend d'autant plus étrange que le malaise s'installe dès qu'on prononce le mot. C'est la peur du relativisme qui est cause que l'on s'accroche à cette catégorie toute faite que l'on appelle le social.* » Si le relativisme veut dire établir de la distance, alors pour lui le relativisme reste bien son drapeau. ■

NICOLAS WEILL